

action poétique

tristan tzara
walter lowenfels

andrée barret
gérard cléry
charles dobzynski
pierre guidi
andré libérati
paul-louis rossi
jacques roubaud
paul erik rummo
volker braun

27

poèmes espagnols de combat
cinq nouveaux poètes occitans
la révolution littéraire aux u.s.a. gregory corso
la poésie de la beat génération paul-louis rossi
une jeune poésie québécoise paul chamberland
la nouvelle poésie en r.d.a. alain lance

la poésie doit avoir pour but la vérité pratique

27

viet-nam	3	hô-chi-minh
«cette nation de dieu...»	4	walter lowenfels
poème inédit	6	tristan tzara
six poèmes espagnols de combat	8	carriedo, bauçà, caballero bonald, crespo
nouveaux poètes occitans	19	rouquette, lapassade, journalot, rapin, gardy
chronique du temps qu'il fait	30	l'apartheid
poèmes	34	andrée barret
poèmes	36	gérard cléry
seconde naissance	38	charles dobzynski
voix haute	41	pierre guidi
le langage des oiseaux	43	andré libérati
beggar for the blues	44	paul-louis rossi
ce lundi soir	46	jacques roubaud
à mon père	48	paul erik rummo
la révolution littéraire aux u.s.a.	51	gregory corso
la poésie de la beat génération	55	paul-louis rossi
une jeune poésie québécoise	60	paul chamberland
du nouveau en r.d.a.	71	alain lance
deux poèmes	74	volker braun
octavio paz	75	andré laude

Tous les clichés contenus dans ce numéro ont été fournis par
« Démocratie nouvelle ».

Les textes doivent être envoyés dactylographiés, en trois exemplaires.
Les manuscrits non retenus ne sont pas renvoyés. Pour toute corres-
pondance joindre un timbre pour la réponse.

le tome 10 (Stria-Zyth) vient de paraître



Rédigé par 700 spécialistes, ce monumental dictionnaire enregistre tous les mots de la langue française (450 000 acceptions), avec l'étymologie, les synonymes, les contraires, des exemples, et la prononciation en alphabet phonétique international.

Dictionnaire du langage, le GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE présente également dans l'ordre alphabétique toutes les connaissances humaines, même les plus récentes : les hommes, les œuvres, les événements, les sciences et les techniques, etc., dans une optique internationale.

Un incomparable instrument de travail et de culture.

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

en 10 volumes

(relié 21 x 27 cm)

10 000 pages

23 000 illustrations et cartes
en noir

400 hors-texte et cartes en
couleurs

bibliographie dans chaque
volume

très larges facilités
de paiement

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

une revue mensuelle de politique mondiale

d é m o c r a t i e n o u v e l l e

études, chroniques, débats, tous les problèmes abordés dans un esprit de confrontation et de recherche. 4 numéros spéciaux par an. Dans chaque numéro présentation de l'œuvre graphique d'un peintre.

TARIFS D'ABONNEMENT

France et U.F.P... 1 an : 40 F 6 mois : 21 F
Abonnement d'essai. 3 mois : 11 F
Étranger 1 an : 50 F 6 mois : 26 F

Règlements par mandats-poste à :

DÉMOCRATIE NOUVELLE

8, Cité d'Hauteville, Paris-10°. Tél. : TAI. 64-14
ou chèque postal à C.C.P. Paris 5739-11.

A L E T H E I A

REVUE BIMESTRIELLE

- N° 1-2 : Heidegger.
: Beaufrret : RESNAIS.
N° 3 : J. Mettas : LA GUERRE DE GUINEE.
A. Meltraux : L'Anthropophagie rituelle
des Tupinamba.
N° 4 : à paraître en Juin :
LE STRUCTURALISME.
Texte de Levi-Strauss.
Entretien avec Roland Barthes.

●
Le numéro : 3,80 F

En vente dans les bonnes librairies et sur demande.

Abonnements, 6 numéros : France 22,80 F. — Étranger 25 F

Direction - Administration :

P. CAHEN, 22, rue Pernety, PARIS-XIV° — C.C.P. 13.432-17.



« De la largeur de vue, et de la minutie !
Harceler sans répit, résolu et tenace.
A quoi servent tes chars si tu es dans l'impasse ?
Un pion bien placé s'adjuge la partie. »

Hô CHI-MINH, « Carnet de prison »,
Éditions Seghers.

Walter Lowenfels est né à New York au début du siècle. Il a vécu pendant plusieurs années à Paris, entre 1925 et 1932, et fut l'ami des surréalistes. C'est un des poètes les plus significatifs de sa génération, auteur de nombreux ouvrages, prose ou poésie : *American Voices, The Prisoners, Apollinaire, Letters to an imaginary Daughter, The poem that can't be stopped, Some Deaths*. Il fut condamné à deux ans de prison à l'époque du Maccarthysme, et l'on se souvient qu'Aragon, qu'il avait connu avant la guerre, présenta quelques-uns de ses *Sonnets d'amour et de liberté* dans « Les Lettres Françaises ». Lowenfels n'a jamais cessé de témoigner pour le mouvement progressiste des Etats-Unis, mais sa poésie s'inspire de toutes les expériences modernes, et sous la forme du pamphlet, de l'épigramme, de l'épître ou du montage, tente une grande synthèse architecturale du lyrisme et de la pensée philosophique où s'exprime la lucidité et l'inquiétude d'une conscience en éveil.

*Vos agonies
Emettent ces sons minuscules.
De si courtes paroles
Pour de si profondes douleurs.*

LUIS CARDOZA Y ARAGON.

**Et Dieu parla : Laissez-nous créer l'homme à notre image
Avec la trique électrique à bétail
brûlant les testicules
des marcheurs de la liberté en Georgie.**

**Avec les fusils bien cachés
pointant le dos de Viola Luizzo
et du Révérend Reeb, à Selma.**

**Et Dieu parla : Au commencement fut la parole
faisant sauter les églises à Birmingham, Alabama,
calcinant quatre filles à l'école du dimanche.**

**Et Dieu contempla tout ce qu'il avait fait :
des rizières empoisonnées du Sud-Viet-nam
aux étudiants emprisonnés de Plaquemine, Louisiane.**

**Et vois ! ce fut vraiment très bon :
pour le soleil montant à l'aube avec les troupes fédérales.**

Pour tous ceux-là qui combattirent,
Mais qu'advient-il de la cité de Baal au Texas
les adorateurs du pétrole à Dallas
Seront-ils eux aussi sauvés?

Et Dieu parla :
Souffrez petits enfants de venir jusqu'à moi.
Quand ils apprirent que le Président venait d'être assassiné
Ils crièrent bravo bravo battant des mains.

Eli, Eli — quel archange vengeur
Ordonna-t-il ces horreurs télévisées
Que trois jours durant la terre se taise
Tandis que seuls tremblaient nos cœurs?

Tous les coupables connaîtront-ils la paix éternelle
Avant que nous soupçonnions
les idoles de bronze de General Motors
les images de pierre du Trust des Téléphones
la Gomorrhe où Down Jones inscrit ses syncopes boursières?

Eli, Eli, devons-nous suivre le cheval aveugle
Jusqu'à la fin de nos jours?

Et les cieux s'ouvrirent et Elich sur sa grande roue
dit : Vois, Dieu a parlé
Et le soleil monte dans le matin
pour ceux qui luttent pour eux-mêmes
héritiers d'une terre libre.

Traduction : Charles DOBZYNSKI.

Avant Dada, après Dada... Les poèmes que Tristan Tzara écrivit en roumain, sa première langue, entre 1913 et 1915, c'est-à-dire entre 17 et 19 ans, — poèmes que je viens de retrouver et de traduire pour les Editions Pierre Seghers —, tendraient précisément à montrer qu'en dépit des apparences, et malgré la période de pure destruction de Zurich et, plus tard, de Paris, il n'y a pas eu de rupture dans son œuvre ni dans ce qu'il appelait lui-même sa « personne poétique ». Ayant, avec une remarquable précocité, défini la nature particulière de son lyrisme, son mode d'expression, voire déjà sa prosodie torrentielle et le type d'images si caractéristique dont il devait désormais se servir toute sa vie, Tzara ne s'est plus écarté, que ce fût sur le plan moral ou sur le plan poétique (mais pour lui ils n'en faisaient qu'un seul), de la voie qu'il s'était ainsi tracée dès l'adolescence. Il y eut, certes, évolution, mûrissement, considérable acquisition d'expérience; ils s'effectuèrent cependant sans reniements, sans nulle solution de continuité, et plutôt en profondeur.

Le poème ci-dessous, extrait d'un recueil qui parut à Bucarest, en 1934, avec l'assentiment formel de Tristan Tzara, nous prouvera, s'il en était encore besoin, que la fidélité d'un homme, d'un poète à sa jeunesse, à condition qu'une belle et sûre lumière l'eût éclairée, demeure sa plus authentique chance de s'accomplir, de se dépasser.

C. S.

Des épouvantails d'oiseaux ont poussé sur les champs
Lò où se nouent les sillons d'airain.
Qu'as-tu à traîner dans les étables
En écoutant le cor des gardes forestiers ?

La sécheresse
A brûlé l'herbe dans mon âme
Mère,
Et j'ai peur.

— C'est que tu traînes par ici et que te brûle
Le vent d'automne.

Nous nous hâtons vers les frontières,
Devant les églises nous ne faisons plus le signe de la croix ;
Nos amoureuses
Si elles pouvoient se muer en eau de fontaine, en ombre de noyers
Pour que nous nous arrêtions...

Mère,
Je ne cesse de pleurer comme une fin de gamme
Tant la route est dure
Tant on nous presse.

Et si mal, si mal avons-nous aux genoux
Et ailleurs...
Le vent nous enfonce ses ongles dans les yeux
Pour nous faire éclater les prunelles comme des grenades.

Ici des troupes firent halte à midi
Et se dispersèrent ainsi que le ruisseau dans un marécage
Brûlée est la terre, tellement on pense avec douleur à sa maison,
Elle fermente en profondeur comme le péché dans un sein de jeune fille,
Mais elle n'éteint point notre soif et il y a une bonne odeur de pain
chaud.

Sur notre campement
La fureur des nuages a croulé,
Elle a poussé les charognes vers le ruisseau,
Multiplié la force des eaux en même temps que la fuite des populations,
Fouetté nos peines, nos angoisses
Elle les a moulues comme du blé.

Vieux peuplier dressé au bord du fossé
Ouvre ton ventre, répond tes entrailles
Qu'elle est blonde la fille de l'aubergiste de Hirsoveni
Combien d'heures en avons-nous encore ?

J'ai dormi avec les tristesses de la forêt
J'ai découvert en moi un étang à la douce chanson
Du fond duquel je pleure avec une voix de saint :
— Enfonce plus profondément le clou de la souffrance car je ne suis
pas mort.

(1915)

(Traduit du roumain par Claude Sernet.)

Extrait des Premiers Poèmes, à paraître prochainement aux Editions
Pierre Seghers.

six poèmes espagnols de combat





André Masson : « Espagne ».

Les écrivains espagnols de la dernière décade ont, vers 1950-51, traversé, pour la plupart, une crise morale que la situation de leur pays et l'indifférence à l'égard de celui-ci des puissances occidentales n'expliquent que trop bien. Or, c'est en Espagne qu'est née vers la même époque une poésie engagée qui a regroupé de nombreux poètes venus des horizons les plus divers. Voici quelques poèmes qui vous parlent de l'Espagne et du fascisme (1).

FRANÇOIS LOPEZ.
ROBERT MARRAST.

ode de la fraternité et de l'espoir

anonyme

**Vous, mes frères, vous à qui la patrie fait mal,
Vous qui souffrez, tout seuls, l'agonie ignorée,
qui sentez s'orrêter le pouls de votre histoire,
et qui savez sa mort, sa mort vide et glacée ;
à vous, mes frères, qui donnâtes votre chair,
vous qui offrites votre sang et vos entrailles,
qui êtes maintenant le terreau sur lequel
croît le blé pour le pain des riches et l'Hostie ;
vous qui avez mesuré la terre et les murs,
qui mesurez encore le silence immense ;
vous les victimes de l'épouvantable chasse
de la bête insatiable et bénie ;
vous, mes frères, le destin vous désigne,
et vous désigne la main
exacte, implacable, de l'histoire future,
car vous êtes l'avant-garde des bons chemins
et parce que par vous
bientôt s'accomplira l'ancienne prophétie,
parce que c'est par vous
que les temps pressentis sont proches,
annoncés,
par tous ceux qui offrirent
leur sueur à la terre,
leur dos au fouet
et leur sang
à toutes les révoltes avortées ;
à vous, mes frères, car vous n'étiez rien encore,
car vous étiez moins encore
qu'une poussière dans la lumière ondulante,
moins encore que l'ombre,**

(1) Ces poèmes font partie d'une « Anthologie de la poésie ibérique de combat » par François Lopez et Robert Marrast, à paraître chez Pierre Jean Oswald.

moins que le vagissement des êtres possibles,
à vous, mes frères, sur l'autel des anonymes,
on fera demain le généreux holocauste
de la mort dispersée,
de la mort qui se cache,
de la mort sans glas ni cortège ;
car c'est pour vous, mes frères,
que sur son trône sourit le dieu le plus juste,
par vous encore que
la douleur des enfantements a un sens clair,
et le sacrifice anonyme
de la vie de chaque jour, dos tourné au monde.

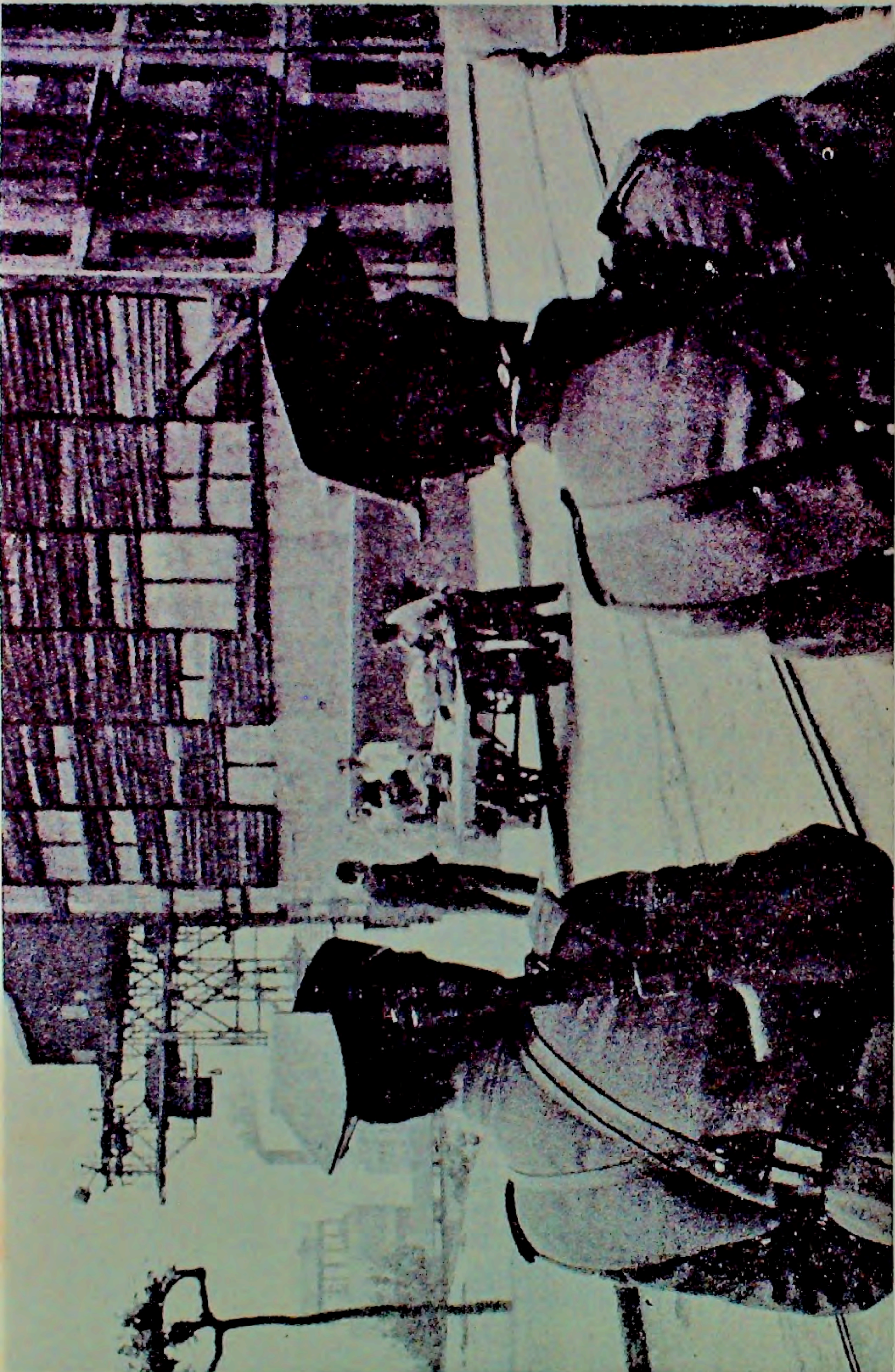
théorie de la peur | gabino - alejandro carriedo

Né à Palencia en 1923, cinquième enfant d'une famille de dix. Après son service militaire dans la Marine, il fonde, dans sa ville natale, un groupe littéraire qui s'affilie au mouvement dont, à Léon, la revue *Españana* est l'organe. Fonctionnaire à Madrid depuis 1947, il fonde, avec Angel Crespo, la revue *El Pajaro de paja*, l'un des premiers organes du mouvement réaliste contemporain. Journaliste spécialisé dans les questions économiques, industrielles et d'architecture, Carriedo contribue également à faire connaître les jeunes littératures portugaise et brésilienne. Depuis 1960, il est codirecteur, avec Angel Crespo, de la revue *Poesia de Espana*, organe actuel du mouvement réaliste en poésie. Il a publié : « Poème de la condamnation de Castille » (1946) ; « Le moindre mal » (1952) ; « Les ailes coupées » (1959) ; « Le cœur au poing » (1961). Sous presse : « Dernière instance ».

Je ne suis pas en sécurité, je ne peux l'être,
personne ne peut l'être.
Tous regardent autour d'eux
quand ils parlent, qu'ils murmurent, qu'ils pensent,
tous regardent vers la porte quand quelqu'un entre,
tous grimacent un sourire, se méfient, se mettent à trembler.

Tous, plus ou moins, implorant pitié,
pardon, clémence pour leur délit
de respirer,
de marcher dans la rue,
de manger encore du pain,
d'exister en 1961.

Il n'est pas un homme dans ce pays,
sur ce sol, en ce lieu, en ce monde d'aujourd'hui
qui puisse dormir tranquillement
sans fermer d'abord la fenêtre,
sans regarder derrière les armoires,
sans donner un double tour à la clé de son cœur.



Il n'est pas un homme qui puisse manger paisiblement
sans craindre d'être interrompu,
car au premier plat
il n'est pas tout à fait impossible qu'on sonne,
et qu'entrent deux hommes demandant
le chef de famille,
qu'ils emmèneront dans la rue,
tandis que les enfants regardent interdits,
tandis que la mère leur explique
que ce n'est rien, que papa s'absente
un moment avec des amis
pour une commission urgente.
Mais papa ne revient jamais
ou s'il revient c'est avec les yeux malades,
il revient las de pleurer,
pâle, recroquevillé comme un singe apeuré.

Il revient avec les jambes repliées,
avec les côtes brisées, les dents abimées,
sur les lèvres une grimace mécanique et sanglante.

Il revient en parlant à un temps inconnu de la grammaire,
passé-présent-futur antérieur,
un temps appartenant à un passé prorogé,
à un présent qui s'éternise.

Il revient pour traîner sa vie,
cet homme que je suis, que tu es, qu'est cet autre
qui maniait amoureusement ses livres,
qui construisait des routes
et donnait à manger aux escargots.

C'est pourquoi les hommes tremblent aujourd'hui
quand ils parlent, qu'ils écoutent, quand sonne le téléphone,
quand on te demande l'heure,
quand quelqu'un dans la rue t'emboîte le pas
et qu'il est impossible de justifier ta vie.

enfin, il est prouvé...

miquel bauça

Né à Felanitx (île de Majorque) en 1940, Miquel Bauça entre, à 11 ans, au séminaire, seule possibilité pour ce fils de famille très modeste de faire des études. Il en sort à 18 ans et, après son service militaire, s'installe à Barcelone. Il n'a écrit qu'un seul livre : *Une belle histoire* (1962, Prix Joan Salvat-Papasseit 1961 de poésie).

Enfin, il est prouvé que les chameaux
arrivent à passer par le petit trou d'une aiguille.
Ils ont relevé le défi que leur lança le Christ
avec une surprenante facilité. Le Christ



n'avait pas pensé à la grande habileté des chameaux.
 Et le plus triste est qu'ils sont les seuls à trouver
 tout le salut et qu'ils le trustent et que personne d'autre...
 Les chameaux, une fois passés par le trou de l'aiguille,
 s'étirent, se grattent, se font nettoyer les pattes,
 tapent dans leurs mains, demandent les journaux, le café, le petit verre,
 le cigare de la rédemption, la petite colombe de la paix
 et l'amnistie pour tout le monde.
 Il nous faut admettre et non sans une certaine peine
 qu'ils ont su gagner la partie, et tout cela par la faute
 du Christ, de l'angélique bonne foi du Christ.
 Maintenant tout est si confus, si troublant...
 Maintenant nos meilleures amies sont leurs chéries,
 comme Madame Justice, Madame...
 Partout on rencontre leurs représentants
 armés ou porteurs de croix et vêtus de noir pour nous effrayer
 et ils nous causent une très triste lassitude
 qui nous étirent du matin jusqu'au soir.
 Il y a des chameaux sûrs qui, revêtus d'un frac,
 nous sourient, nous laissent respirer la fleur de leur boutonnière,
 nous donnent du travail et une gratification pour Noël.
 Le chameaux peu sûrs, par contre, font grise mine,
 dannent des ruades et ont la bosse excitée. Et l'on sait bien
 qu'entre eux ils ne se regardent pas
 d'un très bon œil. Tous, ils s'agitent,
 courent, se tendent des pièges, se baissent au tournant,
 s'associent, se disputent, s'arment, se désarment,
 font des guerres, des amnisties, des armistices,
 font des mythes, nous grugent, colonisent, tuent des nègres,
 font des indépendances, des affaires.

De : « Une belle histoire », 1962.

avec les mains d'un peuple | josé manuel caballero
 bonald

Né à Jérez de la Frontera, il a fait ses études et a passé son enfance à Cadix. Plus tard, il enseigna la littérature espagnole à Madrid, Palma de Mallorca, puis Bogotà (Colombie). Il a publié : « Adivinations » (1952); « Mémoires de peu de temps » (1954); « Antée » (1956); « Les heures mortes » (1958); « Le rôle du chœur » (1961); « Chansons de colporteur » (1963); on lui doit également des essais parus dans plusieurs revues espagnoles et hispano-américaines. Son roman « Deux jours de septembre » a obtenu le prix « Biblioteca breve » (1961).

Chronique de mes pires
 années, j'ai dit
 ce qui n'était que moi,
 j'ai bu au sortilège

vil de l'évasion,
j'ai baptisé de décombres
l'histoire personnelle
de ma vie.

Seul
parmi tant d'autres, j'ai mis
ma vocation au bord
du vide rituel
des emblèmes, j'ai rendu
compte de mes ans écoulés
avec le plus insidieux
alphabet de symboles,
j'ai aveuglé ma conscience
de lumières ténébreuses, j'ai fait
de tous mes mots une pauvre
foi caduque.

A présent
je mets mon âme au pillage,
j'ensevelis tous ces mots
qui ne sont à personne, je sauve
ce qui est du domaine commun,
j'écris cette page
avec les mains d'un peuple.

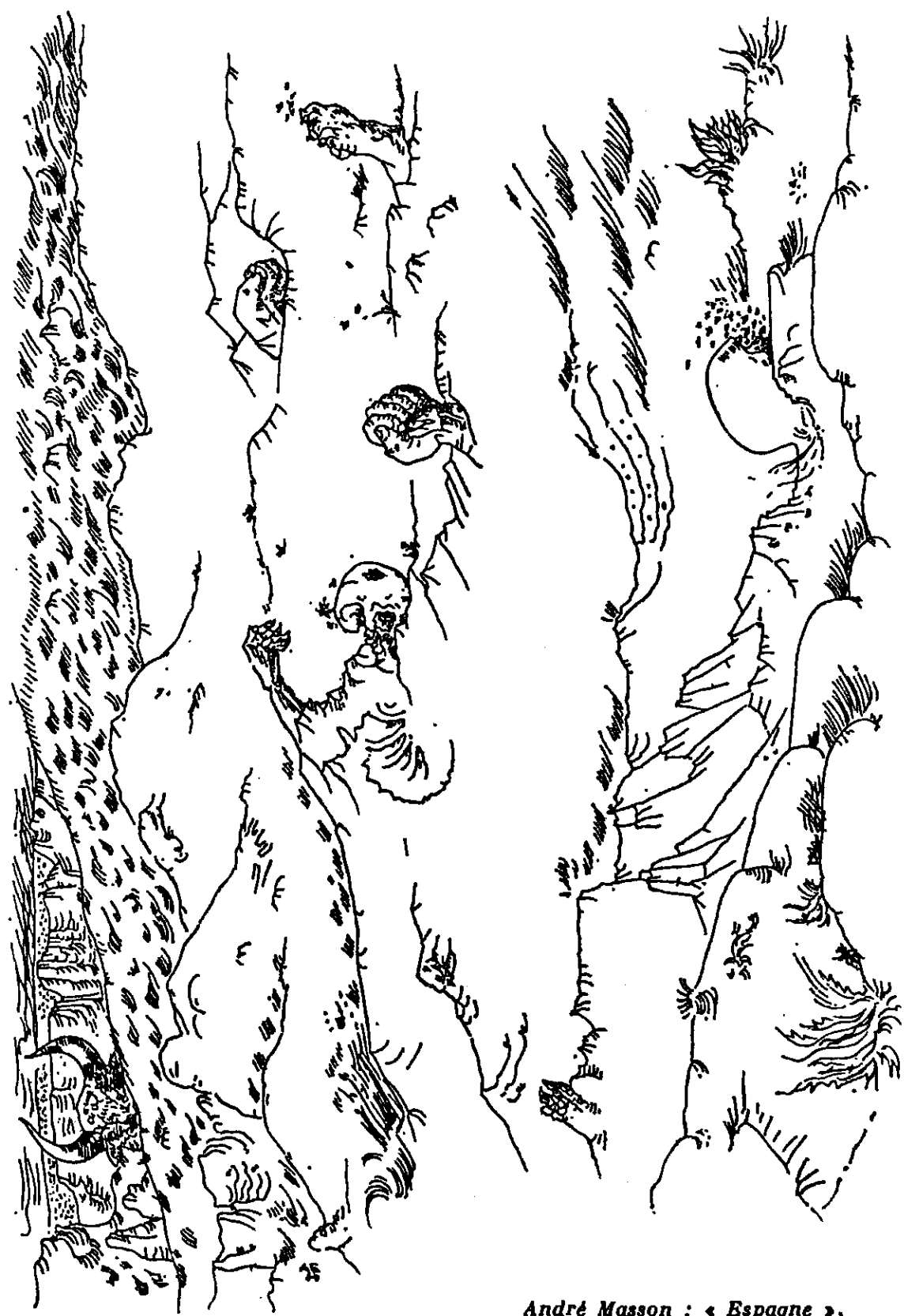
De : « Le rôle du chœur », 1961.

histoire d'Espagne

angel crespó

Né à Ciudad-Real (dans la Manche), en 1926, Angel Crespo a passé son adolescence dans le village de Alcolea de Calatrava, où, depuis 1962, une rue porte son nom. Licencié en droit, marié, père d'un enfant, vit et travaille à Madrid dans une entreprise privée. De 1951 à 1953, il dirige la revue de poésie *Deucalion*, puis *El Pajaro de paja* (et *Poesía de Espana* avec Gabino-Alejandro Carriedo. Il est également directeur de la *Revista de Cultura Brasileira*. Angel Crespo a publié des traductions de Fernando Pessoa, de Egito Gonçalves, et une anthologie de la jeune poésie portugaise. Ses œuvres poétiques : « Une langue émerge » (1950); « Il reste des traces » (1952 et 1953); « La peinture » (1955); « Tout est vivant » (1956); « La corbeille et le fleuve » (1957); « Ode à Nandi Papiri » (1959); « Juin heureux » (1959); « Jupiter » (1959); « La chèvre » (1961); « Vers d'Alcolea » (1962); « Porte clouée » (1961, tirage limité); « Total à reporter » (1963).

**Ce n'est pas vrai : les Ibères n'existaient pas,
les Turdétains non plus. Ce n'est pas vrai
qu'il est venu des Phéniciens, et des Grecs,
et des Carthaginois, puis des Romains, comme on l'enseigne.
Rien n'est vrai.**



André Masson : « Espagne ».

Il n'y eut pas de Goths, ni d'Alains, ni de fils
— quelle absurdité ! — du prophète.

Qui donc inventa l'histoire du Cid ? Qui donc
nous enseigne que nous avons découvert quelque chose ?
Nous n'avons rien découvert.
Jamais nous n'avons rien dit.
Napoléon n'est pas venu ici.
Hitler n'a pas envoyé ses avions ici.
Mussolini n'a jamais ouï parler de nous.

Ici nul n'est venu, il ne s'est rien passé.
Ici, nous autres, seuls, nous n'avons fait
que nous regarder, que nous regarder,
que nous mordre parfois
(pour rire);
mais nous n'avons rien fait,
il ne s'est rien passé,
rien, absolument rien.
Rien non plus ne se passera : nous continuons
à compter les cadavres.

Inédit.

histoire des découvertes

Un jour nous découvrîmes l'Amérique.
(Nous avions déjà découvert la faim.)
Un autre jour, nous découvrîmes la lune
qui menaçait nos têtes.

Nous continuons à découvrir. (Nous étions doués.)
Elle et moi nous découvrîmes l'amour,
mais c'est là une autre histoire. Nous découvrîmes
la liberté : elle était loin.
Mais nous la découvrîmes.

Et aussi l'Amérique. Et puis
l'Océanie (partiellement),
le roi Alphonse XIII découvrit Las Hurdes,
qui se trouvaient devant sa porte
(disons plutôt, dans un placard de débarras)
et cela fit du bruit chez nous.

Nous découvrîmes aussi que la guerre
est un instrument de paix
et nous fîmes du portî du plus fort.
Mais le plus fort n'était pas le plus fort :
les plus forts, c'était nous.
Cela, nous ne le découvrîmes pas.

Inédit.

cinq nouveaux poètes occitans

La publication, dans notre revue, d'œuvres des poètes occitans contemporains a longtemps été, et demeure, une (petite) pomme de discorde entre les animateurs d'Action Poétique. Ce constant souci, qui anime les plus « méridionaux » d'entre nous, de ne pas perdre le contact avec la poésie d'oc apparaît, ou a pu apparaître, marqué d'un goût du terroir certes sympathique, mais bien vieillot et quelque peu ridicule. On a pu nous accuser d'encourager un mouvement privé de motivations réelles, un régionalisme d'intellectuels, sans public, même potentiel, une arrière-garde idéaliste coupée des bouleversements, mutations et grands désordres qui refondent le monde et que les hommes conduisent avec d'autres idées en tête que la survie d'une langue éliminée par l'Histoire. Nous nous rejoignons tous sur un point : le plaisir que nous éprouvons à lire ces poèmes. Comme il ne s'agit pas, dans l'immédiat, de prendre position dans une querelle mais simplement de publier ou non des poèmes suivant le goût que nous avons pour eux, le problème semble disparaître. La qualité lyrique des textes, que nous apprécions, suffit à justifier leur présence ici.

Le problème cependant demeure.

Les militants de la cause occitane poursuivent un combat difficile, à la limite une sorte de « bouche à bouche » pour maintenir ce dernier souffle qui préserve les chances d'un renouveau. Dans cette entreprise, je suis de tout cœur avec les gens d'oc dont la cause pourtant n'est pas de mes passions, de mes engagements. Je ne saurais prétendre ici me faire l'avocat de ce combat. Les connaissances me font défaut et les techniques du langage sociologique, historique, que nécessiterait une telle intervention dans le débat.

Mais la publication de poèmes, de ces poèmes, et ce que nous savons de la vigueur en poésie de la langue d'oc, me permet d'utiliser une question en fait d'argument : si les populations des pays d'oc donnent encore naissance à des poètes, de vrais poètes, si ces poètes peuvent ainsi s'exprimer dans une langue aussi vivante, n'est-ce pas un signe majeur de la réalité d'un problème qu'il ne sert à rien d'écarter ou de dédaigner ? N'y a-t-il pas là la preuve par le Verbe que cette langue a le droit de vivre, que ce peuple, multiple et un, a le droit de prospérer dans son univers propre, non étranger à lui-même, libre de mener les aventures d'aujourd'hui, de régler son pas sur les nécessaires changements, à son propre rythme, dans la saveur même de son propre chant ?



Les poètes représentés dans ce numéro appartiennent à la toute nouvelle génération, par-delà Serge Bec et Max Rouquette,

qui n'ont pourtant qu'autour de trente ans... Leur travail s'éloigne assez souvent de ce qu'il est convenu d'attendre de la poésie d'oc. Des cinq poètes que nous donnons à lire, trois ont peu, très peu publié (Jounot, Lapassade, Gardy. Ce dernier a 17 ans), les deux autres, Yves Rouquette et Christian Rapin, ne sont connus que des amateurs. Nous publierons bientôt d'autres

| yves rouquette

De tant que lo jorn pòt durar que la plèja
truque son front a las bugadas
dins l'espandi verd del building
e la lausa d'aici te parlarà d'un temps
ont jamai se'n finis pas
ni amb l'amor ni amb la paciéncia dels òmes
otissats a se far un òrt
darrèr davant e dins l'istòria a bodre.

●
E mai vengèsse una nuòch
d'estelam mai cabord
que tu e ieu e que la prada a aquesta ora pels garrics
crentes pas rès. Quora aici coma amont la nichòla
desrevelha la bòsc o l'endormís, qual sap ?
l'ora pòt tanben èsser plana.

E lo carn sauva. Serà pro
qu'una lèbre prenga de galís lo pelenc
a grandes encambadas aïrosas
per que la pèira del balet
te gausèsse parlar d'ostals
de platanas de bancs e de fonts
venguts plaças per dançar tard que tard un dimenge
e qu'aicò siá lo temps.

| roger lapassade

pausa

Que mos sarrat la man
Tu, l'òmi qui passava,
Tà jo que t'ès virat.
Uelh a uelh, cap a cap
ua pausa qu'èm demorats

*poèmes, d'autres poètes, Suberroques par exemple ou J.-B. Seguy.
Afin que nul n'oublie...*

HENRI DELUY

*Nous devons un grand merci à notre parfait ami Robert
Lafont, qui a rassemblé et traduit les poèmes.*

| yves rouquette

Tant que le jour durera que la pluie
frappera du front sur les rives
dans l'espace vert du building
cette pierre plate ici te parlera d'un temps
où jamais on n'en finit
avec l'amour, ni avec la patience des hommes
acharnés à dessiner leur jardin
sur tous ses côtés et dans l'histoire, en foule.



Même si venait une nuit
d'étoiles plus folles
que toi et moi et que le pré en ce moment entre les chênes,
ne crains rien. Quand ici comme là-haut la chouette
réveille le bois ou l'endort, qui sait ?
l'heure peut aussi être calme.

Et la chair sauvée. Il suffira
qu'un lièvre traverse en diagonale l'herbe
à grandes enjambées heureuses
pour que la pierre du balcon
ose te parler de maisons
de platanes de bancs et de fontaines
devenus places où l'on danse très tard le dimanche
et que le temps, ça soit cela.

instant

| roger lapassade

Tu m'as serré la main,
toi, l'homme qui passais,
puls vers moi t'es retourné.
Les yeux dans les yeux, bien en face,
un instant nous sommes restés,

aürós los dus, a despart deu Món
a 'ns espiar
com s'èram dius estots.

Qu'èri tò tu l'amic deu dimengo,
l'òmi qui a dromit, l'òmi qui a delshat
las coentas, las arroganhèras,
las ambicions e las malicias.
È tu qui èras tò jo com l'arcàngeu Gabrièl
vestit de lutz e portador d'ahida,
e los mens dits de la frairau premuda
qu'an sentit la doçor
qu'an trobat la calor
qu'an esprovat la sana gualhardissa,
pauseta tròp escapadissa !
La toa man de carn
com a degrèu
de la mia s'ei destacada
com qui cad ua huelha de casco,
la toa mon de frair uman
de la mia s'ei desgahada
com si èra un tròç de jo
dab ua dolor muda.
Que'n vas sens alongar lo pas
que baishas sens virar lo cap
quan lo lugran punteja l'estenuda
quan per darrèr l'escura tor lo càu ei roge.

cridarai

jean journot

Cridarai
m'ajudèsse lo vent e sor bofar de farga
de sis eras iretjas m'ajudèsse la mar
cridarai
tot ei lòng dau camin leu sonarai li peiras
li bartàs li valats lis arbres e mai li bòscs
cridarai
tant qu'aurai una votz e quicòm dins mon pitre
cridarai
e me'n faire petar li carns de la garganta
e me'n faire gisclar lo sang dins un crit baug
cridarai
coma un òme tancat per agachar l'azuelh
un òme desliurat dau pés de si cadenas
qu'an fargat li reis fòls e li barons sagnós
e li monges enrogits dau rebat di brasès
ont cremeron vivents mi fraires dau passat
qu'avián cantat l'amor e l'amistat umana
e manjot lo pan blanc pastat de libertat
cridarai lo rampèu
per convidar lis òmes

heureux tous les deux, hors du monde,
à nous regarder,
comme si nous étions devenus des dieux.

Pour toi j'étais l'ami du dimanche,
l'homme qui a donné, qui a laissé
les soucis, les querelles,
les ambitions et les colères.
Toi pour moi tu étais l'archange Gabriel
vêtu de lumière et porteur d'espérance,
et mes doigts de la pression fraternelle
ont senti la douceur,
ont trouvé la chaleur,
ont éprouvé la solide santé,
moment trop lesté !
Ta main de chair
comme à regret
s'est dé faite de la mienne,
comme tombe une feuille de chêne
avec une douleur muette.
Tu t'en vas sans allonger le pas,
tu descends sans tourner la tête,
quand l'étoile pointe sur la plaine,
quand par-derrrière la tour sombre le ciel est rouge.

je crierai

jean journot

Je crierai
et qu'il m'aide le vent et son soufflet de forge,
de ses vagues chagrines qu'elle m'aide la mer
je crierai
tout le long du chemin j'appellerai les pierres,
les buissons, les fossés, les arbres, les forêts,
je crierai
tant que j'aurai une voix, quelque chose dans ma poitrine.
Je crierai
à faire éclater la chair de ma gorge,
à faire jaillir mon sang dans un cri fou;
je crierai
comme un homme planté pour saisir l'horizon,
un homme délivré du poids de ses chaînes
que forgèrent les rois fous et les barons sanglants
et les moines rougis de l'écho des brasiers
où brûlèrent vivants nos frères antiques
qui avaient chanté l'amour et l'amitié humaine
et mangé le pain blanc pétri de liberté.
Je crierai l'appel
pour convier les hommes

a cochar li clavièrs a ressar li barrolhs a reversar li barris
e lo cap enebriat e l'espátia macada
a cridar dins lo vent la lenga vièlha.

canta deu viatjaire

christian rapin

Sorelh, es eth lo gran metau,
astre que hès mon gran camin
O arderós plen de pantina,
musician rós, sorelh estret
deu caminau e que't deleri
sorelh sorelh de galemor
Es tu, sorelh de la galhèra
carelh pesuc e pindolat
ent'esclairar passa-carrera
Sorelh, que passi aganit
e ja los pins qu'an la tornièla
O gran sorelh de mortautat.
E mon consir es un bornac
Cèu de malina d'arreditz
ua campona, cap enlò
plea d'alet son grasalet.
I a lo vagat qu'es dens mon còr
dens lo brumalh d'un sovier
e l'ombra filha de dolor
que cerca en baldex sos ajocs.
Deu temps lo choc abartassit
A sepelit mon endavant
e los dentelhs de l'horizont
an esmolut ma tilha dura.
Sorelh que m'as panet la corsa
de temps enlò ja t'ài tradit
e que me'n vou òmi-bestiar
a un país on soi d'envit
a un país tot eslugrat
on l'essenciau es crierat
E, mon amic, que m'amaneji
ja qu'ài trigat dens los gorguèrs
sus la cantera de l'arriu
en tot gaitar deu briu tralhaire
los estorbilh chorrotejants.
Viri lo cap desconsolat
d'aquí au punt de despartida
on son casaus renaverats
e soviers deus benastrucs.
Dab tu, sorelh apatzador
que me hès véser l'escantilh
deu tèrra-hòrt de Canaan
pòdi susportar la trangoda
que retronish sens cès en jo
e los patacs murtrèrs deu grèu.

à chasser les guichetiers, à scier les verrous, à renverser les murs
tête saouïe, épauie blessée,
à crier dans le vent la vieille langue.

chanson du voyageur

christian rapin

Soleil — c'est lui le grand métal —
astre qui fais mon grand chemin
O toi l'ardent plein de caresses,
musicien roux, soleil étroit
de la grand'route, comme je te désire
soleil, soleil de nostalgie
C'est toi, soleil des jours de rut,
lourde lampe suspendue
pour éclairer un défilé
Soleil, je passe, exténué
et déjà les pins ont le vertige
O grand soleil funèbre.
Et mon inquiétude est une ruche
Ciel de grande marée, ciel de ruines,
une cloche, tout là-bas
emplit d'échos sa coupe d'airain.
Il y a la vague qui est dans mon corps
dans la brume d'un souvenir
et l'ombre, fille des douleurs,
qui cherche en vain ses perchoirs.
Cependant, la mare embroussaillée
a enseveli mon énergie,
et les créneaux de l'horizon
ont affiné ma fibre d'or.
Soleil, tu m'as dépassé à ta course
depuis longtemps je t'ai trahi,
et je m'en vais, homme-animal,
vers un pays où je suis invité,
vers un pays d'éblouissement
où l'essentiel a été criblé.
Et, mon oml, je me hâte,
car je me suis retardé dans les borbiers
sur le chemin qui longe le flauve
en considérant les tourbillons chantants
du courant fouleur d'herbes.
Je tourne un visage douloureux
vers le point de départ
où sont des jardins renouvelés
et des souvenirs heureux.
Avec toi, apaisant soleil,
toi qui me fais entrevoir un échantillon
du bon terreau de Canaan,
je peux supporter l'ébranlement
qui retentit sans cesse en moi
et les coups meurtriers de la tristesse.

Siás aqui
ò nuèch dau còs de femna
a me balher
una òrta sauvatja
Siás aqui
coronada d'ortigas
e de fuelhas trempas de lutz
Escota lo bruch dis ersas
que s'esperlònga
au ritme poderós
dis estèlas
Escota lo bruch dis ersas
que vai se perdre
au gaudre
de ton indiferéncia
Escota
ò nuèch presoniera de la nuèch
escota ma votz
que te crida

Lis òmes dison
qu'os lo secret de sa tristessa

O nuèch
diga-me la malautiá
de mon regard
quora amanhaga
lo silenci di clarebruns

Sabes que te vòle creire

Siáu vengut
fins a tu
sens ges de claus levat ma paur
siáu vengut
coma un viatjaire au lindau de son viatge
N'ai pron de l'oblit
que maca lis endemans
N'ai pron d'aquest país
ont li vilas
an di noms que flairan a cendre

N'ai pron
di jogaires
de fausse set

Diga-me la malautiá
de mon regard
abans qu'un baug de tu
aga grafinhât ta cara

Tu es là
nuit ou corps de femme
pour me donner
un jardin sauvage.
Tu es là
couronnée d'orties
et de feuilles mouillées de fumière.
Écoute le bruit des vagues
qui dure
au rythme tout puissant
des étoiles.
Écoute le bruit des vagues
qui va se perdre
au torrent
de ton Indifférence.
Écoute
nuit prisonnière de la nuit
ma voix
qui t'appelle.

Les hommes disent
que tu as le secret de la tristesse.

Nuit,
dis-moi la maladie
de mon regard
Quand il caresse
le silence des crépuscules.

Tu sais que je veux bien t'en croire.

Je suis venu
jusqu'à toi
sans aucune cité si ce n'est ma peur ;
Je suis venu
comme un voyageur sur le seuil de son voyage.
J'en ai assez de l'oubli
qui flétrit les lendemains.
J'en ai assez de ce pays
où les villes
ont des noms à l'odeur de cendre.

J'en ai assez
des joueurs
de fausse soif.

Dis-moi la mélodie
de mon regard
avant qu'un fou de toi
égratigne ton visage

d'innocenta
Trufa-te
de mi cadenas
Trufa-te
de ma preguièra
leu que sabe pas que pregar
aurai pas vergonha
de mi lagremas
Trufa-te
de mi cadenas
mentre que m'escaparai
de la gàbia qu'as nosada
au dessús de ma testa

Alara
me fargarai una auba
a l'image de l'eternitat
Alara
t'escrancarai coma una avelana
entre mi detz

d'innocente.
Moque-toi
de ma prière.
Moi qui ne sais que supplier
Je n'aurai pas honte
de mes larmes.
Moque-toi
de mes choines
pendant que je m'échapperai
de la cage que tu as nouée
au-dessus de ma tête.

Alors
je me forgerai une aube
à l'image de l'éternité.
Alors
je l'écraserai comme une noisette
entre mes doigts.

chronique du temps qu'il fait

On ne s'étonnera pas de trouver ici des extraits du « Rapport du Comité spécial chargé d'étudier la politique d'Apartheid du Gouvernement de la République Sud-Africaine », documents émanant d'une publication de l'O.N.U. Nous sommes concernés. Comme nous sommes concernés par cette chair qui brûle au Viet-nam. Il n'y a plus aujourd'hui de croisières estivales, de tourisme au long cours, de complaisances télévisées possibles sans le refus de ressentir la contemporanéité, sans abdication. Nous sommes « partisans ». Notre réceptivité poétique est à l'échelle de la planète, elle couvre ses travaux, ses crises, elle revendique toutes les antennes. Et nous ne demandons à personne le droit ni la façon d'exprimer notre sensibilité.

Voici donc un « court métrage sur une province suffisamment proche pour nous accuser, suffisamment lisible pour nous être obsédante ».

G. C.

Dans un discours prononcé le 17 août 1963, M. Verwoerd, Premier Ministre, a déclaré à propos de la résolution du Conseil de Sécurité : « Nous ne céderons jamais. Si nous faiblissons, nous sommes perdus... Telle est ma position. Je n'ai pas le choix... Comme Luther, nous disons que nous n'avons pas le choix. Pour nous indiquer la route nous avons notre conscience, mais aussi notre « égoïsme ». Si nous cédon nous sacrifions tout : notre argent, nos biens et nos vies ». M. Verwoerd a ajouté que l'Afrique du Sud était peut-être le pays où les Blancs du monde retrouveraient le sens de leur mission : « Nous sommes là pour garder le fort et leur permettre de retremper leurs énergies et de reprendre la lutte pour la chrétienté et la civilisation ».

Le 28 mars 1960, M. J.-J. Fouché, ministre de la Défense, a fait au Sénat la déclaration suivante : « Le rôle de l'armée et de l'aviation est d'entrer en action pour maintenir la sécurité intérieure dès que la police est débordée... Douze des unités d'infanterie stationnées en divers points névralgiques ont été dotées de véhicules blindés du type « Saracen », qui leur donnent une plus grande mobilité et une puissance de frappe accrue... ». La fabrication d'armes automatiques est prévue pour 1964. La fabrication de gaz lacrymogènes et autres gaz employés contre les émeutiers a été entreprise en prévision du cas où la République ne pourrait importer ces produits en quantités suffisantes pour les besoins « du temps de paix ». Le Gouvernement envisagerait de former des scientifiques et des ingénieurs pour fabriquer des fusées munies d'ogives de type classique...

« La façon dont une grande partie de la législation sud-africaine se concrétise dans les faits ne laisse subsister aucun doute quant aux

objectifs de l'*Apartheid*, à savoir l'asservissement politique, culturel et économique d'une section prétendument inférieure de la communauté... ».

Le 16 juillet 1963, le Comité spécial a entendu Mlle Miriam Makeba, célèbre chanteuse sud-africaine. Elle a déclaré que, depuis l'incident de Sharpeville, d'autres événements odieux s'étaient produits en Afrique du Sud : partis politiques interdits, leaders contraints d'entrer dans la clandestinité ou de s'exiler pour continuer la lutte hors du pays et demander l'aide du monde. Cependant, depuis que les combattants pour la liberté de l'Afrique du Sud avaient commencé à demander aux Nations Unies le retrait du Gouvernement Verwoerd et le transfert des pouvoirs à ceux à qui ils revenaient de droit, la plupart des grandes puissances n'avaient répondu que du bout des lèvres et la situation politique de l'Afrique du Sud était de plus en plus tendue... Mlle Makeba a conclu en demandant instamment à l'Organisation des Nations Unies et au monde entier de tout faire pour forcer le Gouvernement Verwoerd à ouvrir immédiatement les portes des prisons et des camps de concentration de l'Afrique du Sud...

Le 22 août 1963, le Comité spécial a entendu M. Barry F. Mason, étudiant sud-africain, qui a déclaré que l'enseignement donné en Afrique du Sud aux enfants non-blancs était inadéquat et préparait les élèves à vivre non seulement à part, mais encore dans une situation d'infériorité en Afrique du Sud. Il a indiqué que l'enseignement donné à l'enfant africain portait exclusivement sur la vie et les traditions tribales, et laissait délibérément de côté tout ce qui touche au patrimoine culturel et aux conquêtes scientifiques et techniques de l'homme blanc. Cet enseignement, outre qu'il ne préparait pas l'enfant aux conditions de vie dans une économie moderne industrialisée, contribuait à maintenir les barrières raciales et perpétuait le cloisonnement entre les divers groupes ethniques non-blancs, empêchant ainsi les non-blancs de s'unir... L'enseignement supérieur tombait sous le coup de l'*Apartheid*... Les dépenses d'enseignement étaient de l'ordre de 13 rands par personne pour les Africains, contre 130 rands par personne pour les blancs...

En 1936, le *Native trust and land act* a prévu que le Gouvernement acquerrait 15 millions d'acres qui seraient occupés par les Africains, et que les « taches noires » dans les « zones blanches » seraient éliminées progressivement. Cela devait être un « règlement définitif »... Toutes les terres en question n'ont pas encore été achetées. Quand l'opération sera terminée, les réserves indigènes couvriront quelques 41,6 millions d'acres, soit environ un septième du territoire de la République... Les réserves contiennent moins des deux cinquièmes des Africains de la République et sont déjà surpeuplées. D'après les estimations les plus optimistes, leur potentiel agricole ne dépasserait pas 20 % de celui de la République...; l'érosion du sol y devient grave..., les réserves ne peuvent faire vivre décemment que la moitié de leur population...

Application de la technique d' « Apartheid » dans les zones blanches... Comme il est indiqué plus haut, la politique du Gouvernement de la République sud-africaine consiste à maintenir le contrôle des Blancs sur la plus grande partie, sinon sur la totalité du territoire. A cette fin, les Africains séjournant en dehors des réserves doivent être traités comme étrangers en résidence temporaire, privés

de tout droit politique et même du droit de disposer d'un domicile permanent. On ne peut les autoriser à demeurer hors des réserves que tant qu'ils restent au service des Blancs... En raison du danger qui résulterait d'une supériorité numérique des Africains dans les régions blanches, et des frais qu'entraînerait la fourniture des installations nécessaires, les Africains ne doivent pas être encouragés à s'installer avec leur famille dans les zones blanches... Il s'ensuit que le Gouvernement et les autorités locales sont autorisés à expulser tout Africain sans emploi ou dont la présence provoque des difficultés... Des industries doivent être créées à proximité des réserves, afin que les Africains demeurent dans leurs « lieux d'origine » avec leur famille et au sein de leur communauté, tout en contribuant par leur travail à l'économie des zones blanches... Fidélité dans les principes, le général Botha, qui devait devenir le premier chef de Gouvernement de l'Union sud-africaine, déclarait en 1903 « qu'il démembrement au besoin les régions réservées aux autochtones (y compris les protectorats) pour fournir de la main-d'œuvre aux mines et aux exploitations agricoles... ».

Les porte-parole du Gouvernement ont indiqué que l'éviction des Africains serait progressive et n'entraînerait aucun bouleversement de l'économie.

Les autorités locales sont chargées de retrouver tous les Africains aisés et instruits et de les encourager à s'installer dans les Bandoustans grâce à l'assistance de la *Bantu Investment Corporation*.

Le Ministre de l'Administration et du Développement bantous a déclaré au Sénat, le 10 juin 1963 : « ... Lorsqu'un commerçant blanc peut fournir les biens de consommation essentiels à une collectivité bantoue..., il serait absurde d'autoriser un Bantou à pratiquer le commerce ».

Les livrets de contrôle contiennent un permis de séjourner dans une zone urbaine, des quittances d'impôts et autres indications. Le fait de ne pas produire le livret sur demande est un délit. Les mères d'enfants en bas-âge peuvent être arrêtées subitement. En outre, maris et femmes peuvent être arrêtés séparément et refoulés vers leurs « lieux d'origine » respectifs qui se trouvent parfois à une distance de plusieurs centaines de milles l'un de l'autre. Une mère peut se voir interdire le séjour dans une ville, même si son enfant y est né. Si elle emmène son enfant, celui-ci perd le droit de revenir dans la ville sans autorisation spéciale.

Les non-Africains ne commettent pas de délit s'ils ne présentent pas leur carte d'identité sur demande : on leur donne une semaine pour présenter la carte au poste de police le plus proche. Chaque jour, plus d'un millier d'Africains sont amenés de force devant les tribunaux et condamnés pour avoir enfreint des lois qui leur refusent le droit de se déplacer librement dans leur pays. La peine du fouet est obligatoire pour divers délits. Les statistiques officielles indiquent un total de 850 000 coups de fouet infligés pendant les dix dernières années. La moyenne annuelle est actuellement de 80 000 coups de fouet pour 17 000 délinquants. Le nombre des personnes punies de cette peine est huit fois plus grand qu'il y a vingt ans.

Un porte-parole du *Police Department* aurait récemment déclaré : « Nos services continuent d'appliquer cette politique et sont désireux

de maintenir de bonnes relations avec les Bantous. Notre but n'est pas d'emprisonner la population à tort et à travers »...

M. Verwoerd a ajouté que « l'Afrique du Sud était peut-être le pays où les Blancs du monde retrouveraient le sens de leur mission »...

Le 9 novembre 1962, le Gouvernement a annoncé qu'à compter du 9 mai 1963, dans l'industrie du bâtiment, les métiers suivants seraient réservés aux Blancs dans les zones urbaines énumérées ci-après du Cap et du Natal : Durban, Inanda, Pinetown, Pietermaritzburg, Richmond, New Hanover, Camperdown, Lions River : charpenterie, menuiserie, travail du bois à la machine, plâtrage, plomberie, électricité, aménagement de bureaux et de banques; Vryheid, Dundee, Kliprivier, Estcourt, Newcastle, Utrecht : maçonnerie en brique, plâtrage, peinture, plomberie, électricité, aménagement de bureaux et banques, charpenterie, menuiserie, travail du bois à la machine; East London : tous les métiers, à l'exclusion de l'asphaltage; Port Elisabeth : électricité, plomberie, peinture en lettres, menuiserie, travail du bois, carrelage (murs et sols), aménagement de bureaux et banques; Queenstown : plomberie, menuiserie, travail du bois, électricité, aménagement de bureaux et banques; Albany : menuiserie, travail du bois, électricité, plomberie, travail sur métaux, aménagements de bureaux et banques; Le Cap, Wynberg, Simonstown, Bellville, Paarl, Wellington, Stellenbosch, Somerset West, Worcester : maçonnerie en pierre ou en marbre, menuiserie, travail du bois à la machine, électricité, coupe de caractères, décorations sur pierre, aménagement de bureaux et banques.

Depuis le 22 juillet 1963, le métier de barman dans les bars européens est réservé aux Blancs dans les zones municipales de Durban et de Pietermaritzburg, où l'on compte un certain nombre de barmen indiens.

Le tribunal industriel procède à l'heure actuelle à une étude des cinq branches d'activité suivantes, afin de proclamer de nouveaux emplois réservés : Transports : chauffeurs de véhicules à moteurs : Transvaal, Etat libre d'Orange et Natal. Vente de boissons alcoolisées, restaurants et traiteurs, hôtels privés et pensions de famille : Le Cap Ouest et Natal. Fabrication de meubles : dans l'ensemble de la République. Montage de moteurs : dans l'ensemble de la République.

Les syndicats africains ne sont pas reconnus. Il est interdit aux Africains de négocier des conventions collectives. Les travailleurs africains n'ont pas le droit de se mettre en grève, sous peine d'une amende de 1 000 rands (gain moyen mensuel 10 rands), de trois ans d'emprisonnement, ou des deux à la fois. Les ruptures de contrat constituent des délits.

La loi appelée *Immorality act*, qui interdit les mariages mixtes et les rapports sexuels entre membres de races différentes, est considérée comme une importante mesure d'*Apartheid*...

Joie Vous nommiez mon âme brûlante
Paroles Il s'avavançait des tranchées de lumière barques sur le ciel bruits
Accordéon C'était la tendre amour de conquête

Il s'agit de monter à présent
De monter

Que les mains tâtangent

Dans les lianes les pluies les algues

Qu'on dérape

Qu'on se réveille

Qu'on brave les marches disloquées les papiers suspendus les chambres
sans pavé ni glaces

Qu'on ne sache pas si c'est sol si c'est encore pour un temps
Sa chimère

Par les meurtrières là-haut qu'est-ce qu'on voit de son passé

Des caisses pleines des clairières palées

Des aubes

Des exodes d'enfance qui s'éternisent

Triangle de douleur timbre étoile
Sur le front la bouche

Deuils lents Cortèges sans itinéraire

Mains Crânes créateurs Qui savait

Toujours toujours les empreintes
Héritées Toujours

Accrochées à nos jambes à nos hanches

Les malédictions les tares

O soleil

O socialisme

Epicentre océan où la splendeur humaine
Prend forme déjà
Respire

Hommes d'amour

**Voies de bonté à travers pièges et icônes
Toi
Terre éclotante des temps simplistes
Il est juste d'un peu te perdre
Pour t'avoir enfouie sous des autels exsangues
Et déifiée deuxième face
Et accouplée dans le diptyque
De l'enfer et du ciel Et déformée
Jusqu'à te rendre diaphane
Toi la forte
Toute travail et rixes.**

pâques

**Graffiti sur chaque place marseille murmure
Portail torse gorgone au fronton
Terrasse d'où l'on voit monter
Flourir
La plaine
C'est la vie nouvelle éternelle c'est
Mères berceuses des squares
Un orchestre serré de lueurs de frissons
Une femme
Mains vides cœur étroit
Regard tendu vers d'autres retrouvailles
C'est le printemps
Le garde qui fredonne
Les platanes les gargouilles ruines rues
Les grues protectrices qui planent sur la ville
Les attelages sur les moissons imprévues
C'est la balise contre la mort
Une place dans la procession
Des frères des oracles
Un amour de l'aube
Un effroi de l'inutile
Un axorcisme
L'être qui va et s'en va tout à coup
Carte en mains
Rose des vents dans la poitrine.**

Madrid 18 Octobre
le poète Carlos Alvarez a été condamné
vendredi soir à trois ans et deux mois
de prison...
reconnu coupable de
« propagande illégale ».

LES JOURNAUX.

Devant les portes des prisons derrière les portes
j'écoute aux portes je m'y colle
j'entends que vous criez
que vous êtes sensibles
ou c'est le soir à table loin des portes
le bruit que font les grilles sur le ciel
le bruit des murs sur les murs

vous pouvez bien rêver de l'odeur de la mer
de l'autre côté des portes
et les assiettes qu'on dispose
les chaises qu'on approche
et le chien qu'on appelle

il n'y a plus pour vous
pour vos mains qui se serrent
pour vos yeux qui se nouent
pour la rivière de boue de vos étrointes détournées
il n'y a plus pour vous
qu'un peu d'eau sous la porte
un peu d'air par les grilles
un prêtre un médecin
et leur croix leur guenille
misère entretenue comme on le fait du feu
et malgré toute votre patience
où l'espérance désaltère

devant les portes loin des portes
je me vois qui m'applique à vous joindre
je voudrais que mes mots vous méritent
je frappe ma fatigue aux reins
je la jette dehors
je n'ai que les journaux où pouvoir vous suivre
ma parole éraillée pour vous plaindre

l'envie tendre à hurler
d'une poiche pour appuyer mes mains aux vôtres.

lointain présent

à Jean-Jacques.

Café tranquille
et puis la nuit descend
ils parlent à voix basse

dans l'air proche porte ouverte
la nuit humide ou fraîche
verte en douceur
la rue s'écoule
et sur les tables ils parlent

aller venir entre les sièges
être à la taille de l'enfant
pousser les tables un peu plus près
les poitrines se touchent
les mains sont dans les poches
de ce voyeur debout
qui tourne la tête et dévisage

les bouteilles éperdues
pendues à d'autres doigts
l'éclair qui se mêle aux cheveux
un jeune cruel touche à hauteur de poumons
le rouge carnivore
ils sont assis dessus

et tout se joue sur un damier
où s'engoue le néon.

Au temps de ma seconde naissance, il se fit un grand bruit de fête noire par le monde. Quel bal pour les sorciers aux bottes d'incendie ! L'horizon lui-même courbait l'échine sous le fouet et, tremblant, ramassait ses hardes pour l'exil. Le feu d'artifice commençait, où les balles traçantes singeaient les transees des étoiles. La pierre philosophale était révélée : le plomb humain allait enfin se convertir en or, à moins que ce surcroît chimique de souffrance ne le transformât en poussière. La terre était trop lourde de ses moissons ; il fallait bien, pour parer l'échouage, jeter par-dessus bord quelques bouches et quelques âmes inutiles. L'injustice désignait les coupables à vue de nez, à vue de sexe. On ouvrait pour eux des baraques foraines où les faciès, mis à prix, étaient exposés à l'encan. Plaisirs de la violence triés sur le volet. Et la grimace des clowns couronnait le jeu de massacre. On initiait même les écoliers au rite du mépris. Humiliez-vous les uns les autres ! Au Christ, relevé de sa croix, des apôtres en uniforme présentaient l'eau chlorée de la bonne conscience, afin qu'il s'y lavât les mains.

Au temps de ma seconde naissance, ouvrir les yeux n'avait de sens que pour les fous, les possédés d'un ciel désormais promis à la nuit éternelle. Il était plus imprudent de jouer avec les miroirs qu'avec le feu, car la vérité qu'ils dénonçaient brûlait vive dans les flammes des visages interdits. Il fallait passer dans les mailles des alibis, d'une chose à l'autre, d'une rive à l'autre, par les ponts intérieurs, sans s'occuper du flot qui montait de partout, dénudant le soleil, mettant à vif la face froide de la terre et ses plaies ensevelies pour la honte des hommes qui avaient oublié leur passé vulnérable et que la nuit est toujours prête à reprendre sa proie quand le cœur lui cède.

Au temps de ma seconde naissance, il fallait simuler l'indifférence, l'ignorance ou l'incompréhension pour ne pas voir le monde misérable et recru de coups, lécher son propre sang et pourrir sur la paille où le mensonge l'avait jeté. Les catastrophes faisaient parade, menaient le deuil de la raison, avec fleurs et orchestre, tandis que les mots baillonnés, greffés sur d'autres mots, continuaient de pousser avec la même fièvre, montrant leurs moignons dans les bouches rassaillées d'un sourire de miséricorde. Infernales prothèses de la parole prostituée. Liturgies pour oublier le sang. Le plus noir de l'homme sortait au grand jour comme un rat et contaminait la nature. Les arbres crachaient leurs poumons. Prises dans les barbelés, les fleurs agonisaient comme des mouches. Le pain que l'on tirait du blé prenait le goût amer et la couleur des larmes.

Au temps de ma seconde naissance, les familles n'existaient plus que pour se séparer ou servir de prétexte à des palinodies. Les noms n'avaient plus cours : on les envoyait à la fonte, avec les livres. Mais ils savaient renaître de la cendre avec des ailes que leurs brûlures rendaient invisibles. La peur ouvrait et fermait les portes. L'amour était livré aux carnassiers qui auraient arraché ses dents d'or au

soleil lui-même s'ils l'avaient soupçonné d'appartenir à la race maudite. Et le soleil était maudit comme l'amour. On épargnait les chiens, car il resterait toujours quelques os à ronger parmi ces monceaux, refusés par les flammes repues, dont les architectes de la mort escomptaient bien tirer quelque profit. Les roses qui croissent dans les charniers sont les plus belles et les palais dont les fenêtres sont de cendre offrent des vues sans fin sur la douleur humaine. Les enfants atteignaient l'âge de lucidité où la mort n'a plus besoin d'être expliquée, ni formulée en équations. Son lait leur paraissait plus doux que celui de la vie, car ils y puisaient au moins l'illusion de trouver une mère à qui l'on n'avait pas crevé les yeux.

Au temps de ma seconde naissance, quand le ventre de la guerre était encore chaud, je n'avais plus peur de mes rêves : ils étaient plus vivants et plus forts que moi. Ils pouvaient se passer de masque pour aller dans les rues à la rencontre d'un miraculeux printemps, roi des rayons, que ses haillons rendaient plus beau. Ils n'avaient pas besoin d'étoile collée à leur poitrine pour s'identifier aux étoiles, prendre à témoin la lumière que l'on n'avait pas encore condamnée à errer avec son bâton d'aveugle. La mort étant l'abeille industrielle de ce siècle, la vie la déjouait en troglodyte : elle me livrait le secret d'une goutte, d'une graine ou d'un regard où le miracle et la promesse des saisons s'accomplissaient pour désavouer l'horreur. Les hommes voyaient-ils leur propre dérision poindre à bourgeons noirs sous la face de l'homme qui les fixait, enveloppé dans la fourrure d'un sourire paternel ? Le sourire cachait la forêt, avec ses pendus, que la lune des averses venait ensevelir dans la grande larme qu'elle avait mûrie pour eux. Les druides du néant et de la destruction procédaient à leurs cérémonies, selon l'ordre précis d'une algèbre du crime. Leurs mathématiciens avaient posé le théorème justifiant qu'un peuple tout entier fût arraché, comme un lopin d'herbe sauvage, du cadastre de l'espèce. Il suffisait, pour appliquer la solution, que la neige noire du silence tombât sur la mémoire et sur les cris qui s'obstinaient, écorchés, à courir les routes, à transformer la fumée qui les emportait en nuages de pluie accusatrice, plus sombre et plus épaisse que la nuit.

Au temps de ma seconde naissance, étranger à moi-même, ayant perdu frontière et mesure des jours, je me cherchais des frères dans les mots abandonnés à la voirie. Je me cherchais visage identifiable dans l'inconnu des pierres qui peuplaient mon sommeil, vague après vague. J'avais des racines pourtant qui plongeaient sous terre pour rejoindre celles des morts et des suppliciés. Leurs tatouages, sous ma peau, formaient les arabesques bleue d'une rosace des ténèbres, que le sang et le souvenir illuminaient. Pour remplacer le mien, je recueillais des noms dans la poussière, comme des graines offertes à la fécondation d'une autre vie. Des noms et des visages sans yeux, sans lien, mais qui avaient besoin, pour reprendre leur chant, qu'une voix leur rendît présence et résonnât en eux dans le fruit de l'écho. Je ne pourrais plus me défaire de ce gisement de visages, diamants calcinés, où je m'enfonçais, où je m'imprégnais de leur mystère et de leur tendresse poignardée, jusqu'à ce que s'ouvrit enfin le puits de l'aube délivrée à coups de pioche.

Au temps de ma seconde naissance, je savais que je portais sur moi l'empreinte indélébile de tous ceux qui s'étaient dissous dans

la soif et la faim, de tous ceux qu'on avait trainés dans les fossés, crânes tondus, dans les sacs à torture, de tous ceux qu'on avait entassés dans les trains pour les conduire de l'autre côté de la nuit, où la gueule des gaz dévorerait leur dernier souffle. Mon vêtement serait tissé du souvenir, du fil sans fin des chevelures dénouées, coupées de leur arbre de vie, qui s'étendait comme un chemin jusqu'au profond des nébuleuses. Et j'ai pris dans mes mains les mots pareils à d'autres mains dans une chaîne d'énergie et de chaleur qui me transmettrait à jamais sa force créatrice. J'avais un nom pour nommer les absents. J'avais une voix pour nourrir leur image. La source du soleil ne s'était pas tarie puisque leur rêve en moi s'éveillait, soulevait mes paupières pour dissiper les ombres. Et je naissais par eux une seconde fois, pour donner à l'espoir le tranchant d'une faux et l'éclat bleu du blé qui lève entre les pierres de l'oubli.

Belle lurette

Que j'ai pris conscience de mon existence
 Les avions tracent dans le ciel de longues ornières noires
 Vibre le bois des caves et celui du grand air
 L'horloge à maintien de cygne
 Le violon de mon père hors de portée sur l'armoire
 La broussaille des nerfs les fondations de l'âme.

Alerte un cercle sur un mur signifie abri alerte
 Alerte l'abri est complet courez à la rue voisine
 Les rues sont désertes il y pleut des décombres
 Les rues sont des préaux sonores la guerre est un préau sonore
 Un automne pourri en perspective.

Ma mémoire est une plaque sensible ultra-sensible
 Une plus X il y pleut des décombres des cadavres aux draps tirés sur
 L'univers se déplace par à-coups la tête
 Je suis à l'extrême pointe d'un triangle dont je chute ou ralenti précipité
 dans un immense broyeur.

Alerte alerte je parcours des tunnels de porcelaine
 Des labyrinthes fous
 Abritez-vous nom de dieu l'abri est complet.

Solitude sans voix.

On jette du sel sur mes pas on me leste de peur
 Éteignez les lumières je descends des marches de feutre
 Je m'endors dans l'urine et la sueur le cercle noir.

J'apprends à lire à vivre à mal vivre
 La vie continue sous ces dalles en fonte éteignez les lumières.
 Éteignez ma vie éteignez.

Les charrettes engrangent l'automne à petits pas
 Je marche dans les lavandes incendiées
 Eboulis d'or derrière mes paupières.

Belle lurette

La netteté de ce ciel-là de cet été de fougères
 Ce ciel lavande-là pour la dernière fois.

Voici l'exode les cars pris d'assaut
 L'atroce panier de victuailles les coups de feu à travers le pare-brise les
 fenaillons de la défaite.

Je ne vous suis plus dans vos méandres vos villes basses
 Je hais le claquement sec de vos persiennes sur mes déserts nocturnes.
 Tirez les draps sur ma tête
 Enveloppez-moi dans la fine sciure de bois
 Je tourne et me retourne dans un lit fiévreux
 Les portes cèdent brusquement
 Les murs s'escamotent la chair se divise

Essayez un peu de vous dégager des ornières
De ces entonnoirs béants
Où git infiniment de motière sensible.

C'est fou ce qu'une maison peut recéler de déchets de secrets d'humains
Trop tard trop tard
Un trou
De la terre et des morts.

Après viendront ceux qui remuent cette cendre.

La vie est une telle succession d'écluses
De laminoirs
Qu'il reste peu de chose de moi de vous
Saisissez-vous ce qui se passe
Tout ce blanc entre deux mots
Cette vie en creux dans notre vie de tous les jours
Et le bonheur ce fréquent regard en arrière
A ne plus savoir que faire de ses dix doigts
A ne pouvoir placer dans le poème.

Ne serait-ce que le mot poème
Mes amis me l'interdisent.

Le mot cimetière
Je n'ai pas le culte des morts.

Ni le courage qu'il faut pour affronter l'automne
Les préaux sonores les tableaux noirs.

Sables mouvants aimable souvent
Les femmes croisent au bras des fantômes
Dans les chambres aux rideaux tirés
On fait d'étranges rencontres à couteaux tirés.

Qu'un seul homme meure
Le monde court à sa perte.

Mais sous les lettres de chaux
Les murs diminuent.

C'est la guerre la fin éblouissante de la guerre
Le bouquet final un bel envol de morts
Un avenir de guérillas dans des ruines.

Les rescapés des camps nazis
Ont le visage semblable aux figures géantes
Dressées sur les pentes de l'île de Pâques.

Comme elles ils n'ont pas de regard
Mais deux trous d'ombre sous le front immense.

Leurs yeux reposent dans les vieilles pierres
Dans les animaux marins qui nous ignorent
Dans les croyances mortes
Dans les perspectives qui débordent
Dans le pur destin de nos enfants.

Et nous aujourd'hui
Nous en sommes là

Tous.

Le vent qui remue les branches
Mêle l'ombre et les rayons
Et pour peu que tu te penches
L'or des mèches sur ton front
Mêle ta voix d'eaux bavardes
Aux paroles des roseaux.
Les propos que tu hasardes
Au langage des oiseaux
Et va donc départager
Quand le vent trop tard se couche
Les mots d'amour du rosier
Des pétales de ta bouche
Est-ce une tige une hanche
Et ce bouton frémissant
Quand la vent remue les branches
L'offre-t-il à ces passants
Est-ce une rose ou l'haleine
De tes lèvres que le vent
Mêle à l'ombre qu'il malmène
Dans la beauté du couchant.
Est-ce la courbe d'un sein
Le passage des colombes
Est-ce la chute d'un rein
Est-ce une feuille qui tombe
Tout se mêle en ce jardin
Et la rose de tes hanches
Et les roses de tes seins
Quand le vent remue les branches
Les caresses d'un passant
Sur ce buisson frémissent.

beggar for the blues

(douze images spontanées
sur une musique d'orgue)

Comme le clochard céleste égaré dans
le feuillage des arbusiers envoûté par une
subversion de coccinelles marchant prudemment sur
les épines et les pollens dans l'odeur sucrée des herbes

perdu dans la
fumée les espadrilles délacées la tête
perdue au cœur de l'incendie rouge des
génévriers et des pins parasols penchés sur la mer fraîche

noir dans une forêt
brûlée jusque dans la moelle
des sureaux jusque dans l'arête calcinée
du végétal dans les derniers tisons suffoqué de cendres et de suies

noir dans un champ
de blettes au matin quand l'air
titubant arrache des morceaux de givre aux arbres
rabougris que la terre montre ses os sous la couche de neige rare

perdu comme l'enfant qui
balbutie de colère comme l'enfant qui
se révolte comme l'enfant qui tremble de
plaisir comme une misère engendre la famine

noir englué dans
le brouillard poisseux dans
le dernier café ouvert avec le dernier
couple accroché par l'amour dans l'odeur fade du tabac

noir des barils
d'engrais sur les quais des rouleaux de
papier des sacs de farine de maïs et des chevaux
morts dans la vase le ventre grouillant d'écrevisses

noir le ciel envahi par
la tempête le drapeau du pilote qui
claque à l'entrée du port les grandes grues secouées
par les nuées et les rafales qui s'engouffrent dans l'estuaire

perdu sans mât le monde
sera une invention réelle une
présence perpétuelle le sourire à la bouche et
la mort aux dents ainsi comme le clochard céleste

**le monde sera
de toutes les couleurs du spectre
solaire de l'amour bague au bleu d'outremer
de l'orangé à l'incarnat de la gorge des oiseaux**

**il y aura
des évaporations de mercure
dans les pupilles renversées des chats
des actes fous des orgies de poussières et de lumières**

**noir ce sera comme la dilatation
des ponts de fer au-dessus des rails comme
le train ivre qui souffle son haleine de scories et le halètement
de la locomotive insurgée et sa course forcenée dans le paysage inspiré...**

En têtes de mort aurons-nous un air de famille
Petit frère
 te voilà proche du temps
 bientôt tu auras du temps plein les mains.
Deux minutes,
Deux schweppes,
Deux pas jusqu'au compteur électrique
Et tu t'allongeras sous la table de la cuisine.

moments

Un figuier

 le tocsin des cigales
le barrage langé de ronces sur l'eau détruite
où les pas font bouillir les grenouilles les bulles vertes
l'ivresse rires grappillant les vignes
au pied d'une garrigue d'octobre de silex de genièvre
la solitude étourdissante d'août en gradins
en chutes d'argiles vertes roses grises
en lavandes
un torrent d'après-midi à poings bleus sous les nuages
un labour de juin dans les cerises
une goutte de vin timide dans la source au bas du champ
le chuintement des couleuvres dans l'herbe
l'eau fuyant contre la joue dans l'immobile
dans l'infini guet des poissons sous les rives
le cœur fou contre la route chaude un soir

et les vents les vents les vents emportés
dans leur fureur de pierres sèches d'amandiers de collines
sur les bassins, aux quatre coins du monteau de cyprès
la grappe des vents la flambée des vents le lézard des vents
le vent jeu le vent nocturne de la vendange
descendant vers la route sur les charrettes
faisant briller les yeux et boire et voler la robe
des chiens d'enfance que tu aimais.

la mort m'éclabousse

Te mort m'éclabousse.
La nuit affleure à la girouette.
Les nuages roses se retirent par les toits.
Et je supplie la lumière je me penche
à la lueur fuyante sur ta photographie

tu regardes toujours ton verre
tu sondes l'air du silence
tu ouvres le jour torturé.
Et ton cœur sombre échappe.

Vaines & vaines images
vaine ma peine véhémence
rien ne t'arrachera à l'ombre
l'horreur m'attend au bout de mes sommeils boueux.

Val-de-Grâce, novembre 1961.

je suis mort

Je suis mort je crains les voix la joie, je m'abote
sans cesse sur les rêves, mes ongles de mort
poussent s'enfoncent je commande un automne mort
et la huitième fenêtre noire rabot

cette odeur qu'ils voulaient dissoudre dans la nuit.
Mon élément, mon bien, moi, ma figure bleue.
Je ferme la porte en pleurant, je dis adieu
et toi mon frère, sans savoir! mais tu n'oublieras

Jamais, jamais plus; tu hurles mais à l'allée
des « marronniers aux fleurs doubles » c'est, n'est-ce pas
c'est moi si peu! Je pâlis, le temps m'est volé.

Je deviens une sorte de silence dans
les jours je voyage et je nage je suis un pas
puis une pierre, un cri dans le bonheur, strident.

tu es sauf

Tu es sauf dans la mort, tu ne verras pas
Mourir les jours, rompre la fête, illusoire
l'amour s'abriter, fléchir la mémoire
le silence cerner de son court compas

la petite forêt ouverte à nos pas.
Sauf et mort, je suis enfin prêt de te croire.
Mon frère enserré dans le si lourd noir
dont tu te reidis, hier, dont tu nous froppas.

J'ai renoncé à soumettre ce langage
que tu sais, tu as raison, c'était bouffon
le bon troubadour encotonné de nuages

a glissé dans la fosse, se noie au fond.
J'ochève un beau bilan d'ombres. On va rire.
Alors, quelle raison de vivre, qui dure ?

C'est le retour tardif des hirondelles
 Rentrant des champs vert sombre
 Elles volent à ras de terre volent à ras de terre volent à ras de terre
 L'air est comme la pierre d'une étuve fumante sur la poitrine de la terre
 Mon père se tient sur le seuil de la maison
 Il a le regard d'un bon enchanteur
 Et compte les hirondelles
 Toutes sont-elles rentrées
 Des champs vert sombre
 Pour se mettre à l'abri des toits trouver le refuge familier
 Dans le sein des nids semblables à des ballons.
 Quand elles sont rassemblées la pluie commence à tomber.

Comme si mon père en sentinelle avait donné le signal de la pluie
 Mon père entre dans la salle et embrasse maman
 Ils ont tous deux les yeux très jeunes
 Jeunes bien qu'ils en aient vu beaucoup.

Jeunes de tout ce qu'ils ont vu
 Les hirondelles sont à la maison
 Mon père et ma mère sont à la maison
 La pluie dégouline des toits tisse des rideaux aux fenêtres
 Les heures succèdent aux heures
 Les pensées sont grandes et pures comme la sève blanche de l'automne
 Quand tombent les pluies les pensées ne se hâtent pas
 Mon père taille une canne dans un genévrier
 On dirait un dialogue
 Il grave dans le bois ses années passées
 Il n'y en a pas plus d'une cinquantaine
 Et ce n'est pas assez
 Il taille encore plus haut
 Grave toutes ses années qui l'attendent à la porte
 Bien plus d'une cinquantaine maintenant
 Le ciel s'éclaircit la pluie cesse
 De nouveau les chemins désolés l'attendent
 Et s'appuyant sur ce béton de genièvre fraîchement taillé
 Mon père se met en chemin comme le bon enchanteur
 Les hirondelles cèdent à l'étrointe du vent
 Tel je me plais à imaginer mon père
 En bottes de caoutchouc
 Dans une vieille pèlerine imperméable
 Dans la forêt au royaume des fourmières mouillées
 Cherchant des champignons après la pluie près des racines des arbres.
 Et toujours et toujours
 Cherchant les racines
 Des événements qui s'accomplissent dans l'univers.

Allons donc à quoi bon ces discours
Mon père n'est pas vieux
Laissez cette écœurante mélodie
Grands enfants
 grands soucis
 longues nuits d'insomnie

Les grands enfants aussi donnent de grands soucis
Et surtout les nuits d'insomnie où l'on ressasse tant de peines
Mon père n'est pas vieux du tout
Si quelque chose a vieilli c'est la source d'or
Où tombaient par milliers les taches de soleil et les cris de dizaines de
coucous

Un petit enfant écoutait et guettait
Mais les coucous bientôt se turent
Les voisins commençaient à aiguïser leurs faux
Cela faisait un bruit sonore et harassant
Sur les prés en lambeaux d'une petite ferme
De jour en jour
J'essaye de mon mieux d'imaginer cela
Moi dont la vie a débuté tout autrement
Avec des chants que n'accompagnait pas de son œil terrifiant le marteau
des enchères,

Mon père n'est pas vieux
Vieille est la ville de Pétrograd dont les Palais furent la proie
De flammes terribles en octobre 17
Plus tard beaucoup plus tard la lueur de cet incendie éclaira la vie de
mon père

J'essaye de mon mieux d'imaginer cela
Moi pour qui cette flamme brille depuis l'origine
Depuis l'heure où j'ouvris les yeux en 1942
Brille à travers les incendies la lueur de la lampe à pétrole
Les jours où il n'y avait pas de courant
A travers les fenêtres peintes aux couleurs du camouflage
A travers les yeux de ma mère rouges d'insomnie
J'essaye de mon mieux d'imaginer
Mon père au carrefour des routes
Un carrefour autrement difficile
Que le tournant qu'il me faudra franchir un jour.

Non
Mon père n'est pas vieux
Laissez cette écœurante mélodie
Oubliez vos soucis
 et les nuits d'insamnie.

A quoi bon parler des soucis
 Parlons mais de ce crève-cœur
Le crève-cœur de mon père quand tout ne va pas
Comme il l'espérait
Au moment où il a choisi son chemin comme il l'a choisi
Mon père n'est pas vieux
Il a confiance en nous
Dont les muscles comme une pierre dans une fronde attendent le coup
de feu du start

Confiance en ceux qui ont déjà parcouru leurs premières dizaines de mètres
Il ne nous fait pas la morale.
Il nous met sur la bonne voie
Sans nous parler du ton de l'arbitre sévère
Ou de l'entraîneur paternel
Mon père n'est pas vieux
Il se souvient comme il a choisi
Il sait qu'il a bien choisi
Et il sait que nous ne choisirons pas plus mal
Qu'il a choisi
Quand l'Octobre de Petrograd
Jetait sa lueur rouge sur ses joues et son front.

(1961)

Paul Erik Rummo est un jeune poète estonien. Ce poème a été publié dans le numéro spécial « Estonie » de « Démocratie Nouvelle ».



La porte ouverte par Whitman a seulement livré passage à un petit nombre de poètes : Pound, Williams, Crane. Mais ils s'arrêtèrent sur le paillason d'accueil, pour regarder et comprendre, et, moitié à contre-cœur, voyant d'où ils venaient, s'en retournèrent. Ils ne repartirent pas les mains vides. Dans leurs vieilles maisons ils écrivirent de nouveaux poèmes.

Par cette porte ouverte, d'autres rentrent à l'aveuglette, en courant, nommés Fearing, Miller, Patchen, Sandburg, Frost, et soit intentionnellement soit par hasard, parce qu'ils sont aveugles, tombent par la première fenêtre qu'ils brisent.

Par la porte ouverte, d'autres encore entrent lentement dans de ridicules fauteuils roulants, ils se nomment McLeish, Roethke, Shapiro, Tate, Schwartz, Wilbur, et d'autres, oh, tant d'autres ! Et ils examinent avec des œillères la nouvelle perspective, « la montagne trop vaste pour être vue », et même s'ils n'aiment pas cette vision ils réalisent néanmoins sa grandeur, et retournent avec elle dans leurs hôpitaux académiques où (dans le but de faire passer le fabuleux bulin pour leur) ils accomplissent une chirurgie détériorante. Les revues littéraires d'Amérique sont leurs refuges et comme ce sont ces refuges que le monde connaît, voici, dit-on dans le monde, la Poésie Américaine, comme c'est triste, comme c'est absurde.

Prenez n'importe quelle anthologie de Poésie Américaine, lisez les poètes qui viennent à la suite de Pound, de Williams et constatez ! La poésie américaine est depuis ces deux poètes tombée aux mains des académiciens. Ce qu'ils en ont fait est scandaleux ! Quand on prend connaissance de leurs efforts chirurgicaux on remarque tout de suite la perfection formelle insensible et forcée. Quelle lecture morose. On remarque aussi l'emploi répété de mots tels que « prism », « denouement », « criticism », « quantum », « synthetic », et enfin, et c'est tout dire, le mot clé lui-même, « poetry ». Ces poètes sont très concernés par la poésie, oui, si concernés qu'ils écrivent « sur ». Ils n'écrivent presque rien d'autre. C'est comme si un peintre peignait sur sa toile les mots « Sienna brûlée », ombre crue, jaune cuivre, blanc de zinc, et je ne dis rien des formules comme « Epithalame » (je doute qu'il existe un seul poète académique qui n'ait écrit un poème sur ce sujet), « Exil » (souvent employé pour exprimer le désespoir mondain), « Elégie » (habituellement leur plus bel effort), et de nouveau, ce pauvre cochon d'Inde, « poésie ».

J'ose dire que l'ambition suprême de chaque poète académique est d'écrire une pièce épique et de l'intituler « Poésie ». Seuls une poignée de ces poètes littéraires ont écrit quelques bonnes choses, ils se nomment : Ranson, Jarrell, Lowell...

A New York, des poètes plus récents, en particulier trois ex-spécialistes du chi-chi académique, Kenneth Koch, Frank O'Hara, John Ashbury, sont en train d'évoluer vers un langage, une ligne, des sym-

pathies plus libres. Ils comptent parmi les meilleurs poètes américains et doivent beaucoup à Apollinaire, Maïakovski et Tailhade. Cependant ce ne sont pas les plus prometteurs. Chaque poème qu'ils écrivent est marqué. Ils sont condamnés à écrire demain comme ils écrivent aujourd'hui. Ce sont les poètes de la revue « Poetry », les poètes du « New Yorker », ils sont immuables. Pourtant, dans leur genre, ce sont les meilleurs. Leur faute principale : ils chantent des sujets sérieux sur un ton pas très sérieux ou au contraire trop sérieux. C'est triste car ce ton ruine leurs intentions.

Dans cette décadence de l'année 1955, à San Francisco, un groupe de six poètes inconnus, dans un moment d'enthousiasme enivrant, décida de défler le système de la poésie académique, la sobriété nationale, et les normes du bon goût, en donnant une libre lecture de leur poésie dans une galerie d'art expérimental désaffectée du quartier noir de San Francisco. Ils envoyèrent une centaine d'invitations, posèrent quelques affiches dans les bars de North Beach (le quartier latin), achetèrent un lot de vin pour enivrer l'assistance et invitèrent le poète Kenneth Rexroth, célèbre anarchiste de San Francisco, pour jouer le maître de cérémonie. Leur démarche était encore celle d'amateurs un peu dingos, mais il doit être noté qu'ils représentaient déjà une unité remarquable d'expérience et de caractère; c'était un assemblage de poètes réellement bons qui savaient ce qu'ils écrivaient et ne se souciaient de rien d'autre. Ils s'enivrèrent, l'assistance s'enivra, cela manqua de tourner à l'orgie. Ce n'était pas une lecture poétique ordinaire. En vérité, cela ressemblait à n'importe quoi sauf à une lecture poétique. La lecture était l'expression belle et violente de l'individualité révoltée (qualité trépassée dans la littérature américaine depuis Whitman), conduite avec un abandon surprenant par les poètes eux mêmes; elle présentait une si haute somme de belle poésie, que l'assistance, qui s'attendait à quelque stupidité bohème, fut abasourdie, et que les poètes prirent conscience que leur destin était de réaliser un même bouleversement durable au firmament littéraire des Etats-Unis.

L'impact de cette première manifestation s'étend l'année suivante de San Francisco à la Côte Nord-Ouest, où plusieurs poètes décidèrent de faire des lectures, à Hollywood où une lecture eut lieu, puis à New York avec la publication des œuvres de plusieurs de ces poètes. Cependant leur influence réelle est encore à mesurer. Les poètes participants formaient un curieux groupe. Le premier, Philip Lamatia, un poète surréaliste d'instinct, premier membre du groupe anarchiste de San Francisco, écrivit à l'âge de 13 ans dans un style imité de Rimbaud une poésie surréaliste, vint à New York consulter Breton et d'autres surréalistes, renonça au surréalisme, vécut avec les Indiens et des prêtres à Mexico, prit des drogues, eut des visions, devint catholique, et silencieux, pour réapparaître à l'âge de 28 ans dans sa ville natale et prendre part à cette lecture.

Le second poète, le plus jeune, était un représentant de l'Ecole de la Montagne Noire — qui dérive des influences de Pound et William Carlos Williams — celui-ci, Michael Mac Clure, lut quelques-unes de ses œuvres et quelques-unes des leurs...

Le poète suivant, Philip Waren, un étrange jeune homme gras de l'Orégon — apparemment adepte du bouddhisme Zen — lut une série de poèmes détendus, très personnels, savants et mystico-anarchistes.

L'insouciance évidente pour sa réputation de poète, sa délicatesse et son étrange sainteté se reflètent dans sa poésie, écrite en précieux assemblages post-poundiens, en blocs d'images difficiles juxtaposés, comme des haikus.

Le grand choc de la soirée fut la déclamation de la rhapsodie aujourd'hui fameuse, intitulée « Howl », par Allen Ginsberg, — poète célèbre par ce seul poème, qui acquit une notoriété nationale instantanée — attaque, louange, mise à l'index par les autorités douanières, mise à l'index par la police locale, calomnies, photographies dans les magazines commerciaux à scandales, anecdotes et photographies dans « Life », le livre fut publié à San Francisco par l'entrepreneur « City Lights Bookstore », 261 Columbus Avenue, San Francisco, California, fut imprimé en Angleterre (avec difficultés à cause de la douane) et vendu à plus de 5.000 exemplaires, quantité inconnue pour la poésie sérieuse aux Etats-Unis, et particulièrement pour le premier livre d'un poète; livre imprimé sous le manteau, et non sous les auspices de la machinerie commerciale bien organisée de l'Edition à New York.

Le poème inaugure un nouveau genre de composition aux Etats-Unis, retournant à la tradition strophique des bardes, à présent négligée, d'Apollinaire, de Withman, de Artaud, Lorca et Malakovski — et prenant ainsi appui en la développant sur la tradition qui combine les longs versets et la cohérence de Whitman, avec l'imagerie cubiste des traditions françaises et espagnoles, lui ajoutant une structure rythmique fantastique qui débute par une série de répétitions relativement plates, et qui s'élève vers les sommets comme une fugue de Bach. Je crois que c'est un poème très important, aussi bon que beau. Il faut le lire pour le croire, ou de préférence l'écouter (une marque de disque a déjà sorti un disque de l'œuvre). Mr Ginsberg lit ses vers avec la même violence qu'il les écrit, le poème est construit comme une pyramide, en trois parties, et se termine par de fantastiques larmes de miséricorde — protestation contre la mécanique déshumanisante de la culture américaine, et affirmation d'une compassion individuelle particulière au sein d'un grand chant.

La lecture fut faite par le poète, plutôt surpris de sa propre force, ivre sur la scène, et devenant de plus en plus lucide au fur et à mesure qu'il lisait, poursuivant avec une étrange intensité extatique, se délivrant de cette confession spirituelle devant une assistance stupéfiée — et terminant par des larmes qui réintégrèrent dans la poésie américaine la conscience prophétique qu'elle avait perdue depuis le final du « Pont » de Hart Crane, autre œuvre mystique célèbre. Voici la conclusion de « Howl » de Mr Ginsberg, écrit pour son ami, un jeune poète pourrissant dans un asile américain :

*« Carl Salomon ! Je suis avec toi à Rockland
où tu es plus fou que moi.
Je suis avec toi à Rockland
où tu dois te sentir étranger.
Je suis avec toi à Rockland
où tu imites l'ombre de ma mère.
Je suis avec toi à Rockland
où tu as tué tes douze secrétaires.
Je suis avec toi à Rockland
où tu ris avec cet humour secret.
Je suis avec toi à Rockland*

*où nous sommes les grands écrivains de la
même épouvantable machine à écrire ...*

Et le « Je suis avec toi à Rockland » de Mr Ginsberg s'élève vers des sommets presque Wagnériens, et se termine par le magnifique :

*« Je suis avec toi à Rockland
dans mes rêves tu marches, ruisselant d'un voyage en mer
sur les grands chemins à travers l'Amérique en larmes
jusqu'à la porte de ma maison dans la nuit de l'Ouest. »*

Mais ce n'est pas tout ! Le dernier poète à apparaître sur scène était peut-être le plus remarquable. Gary Snyder, un jeune homme barbu de 26 ans, du Nord-Ouest aussi, d'abord clochard et marin ; puis étudiant en littérature et en anthropologie, ayant vécu avec les Indiens d'Amérique et pris de la drogue Peyolt avec eux, et maintenant occupé par l'étude de la philosophie chinoise et japonaise dans le silence ivre d'un Monastère Zen, au Japon. Il lut des passages d'un poème d'une centaine de pages qu'il composait depuis cinq ans — mythes et textes — composition de fragments de toutes ses expériences formant un modèle anarchique et mystique d'une révélation individuelle. Des passages de son œuvre furent utilisés aussi dans « Evergreen Review ».

Le poète le plus étrange de la salle n'était pas sur la scène, il était assis au bord, tournant le dos aux poètes, les yeux fermés, inclinant la tête aux bons vers, sirotant une bouteille de vin rouge de Californie, de temps à autre criant un encouragement ou répondant en images spontanées — comme dans le jazz — aux longs rythmes zigzagants chantés de « Howl ». C'était Jack Kérouac, alors inconnu, et maintenant peut-être le plus célèbre romancier des Etats-Unis...

Je dois maintenant remarquer que William Carlos Williams est, de tous les grands poètes plus âgés, le seul qui soit resté en contact étroit avec ces jeunes poètes, et c'est lui, mieux que personne, qui les relie à la tradition démocratique et expérimentale du Poète.

Mention doit aussi être faite de Mr. Laurence Ferlinghetti, éditeur du « Howl » de Mr. Ginsberg, et lui-même poète. Ferlinghetti est l'éditeur le plus progressiste de l'Amérique, car il publie la littérature « suspecte », littérature habituellement rejetée par les autres maisons d'édition en raison de sa prosodie sauvage néo-bop, de sa non-valeur commerciale, c'est une pure aventure que de la publier. Pour sa peine Mr. Ferlinghetti est maintenant traîné devant les tribunaux américains, accusé d'avoir publié Mr. Ginsberg. Henri Miller et d'autres écrivains notables sont assis à ses côtés dans ces tribunaux, le poète éditeur progressiste Ferlinghetti ne peut pas perdre, s'il est condamné, alors, la littérature américaine souffrira sûrement de cette défaite.

Cet article va se terminer par la nouvelle de l'achèvement du « Festin Nu », un long poème épique en prose de William Seward Burroughs. Burroughs est l'obscur génie méconnu qui se profile derrière les silhouettes les plus publiques de Kérouac et Ginsberg, l'achèvement et l'édition de son œuvre fut le prétexte d'une réunion outre-Atlantique des trois auteurs à Tanger au début de l'année. Le livre semble destiné à connaître de grandes difficultés pour trouver un éditeur — son style presque surréaliste, sa structure, son automatisme, son thème, la profanation de l'unité, l'image humaine profanée

par une société folle, les images, sexes, drogues, rêves, orgies, pendaisons, police des narcotiques — en bref, le « Festin Nu » est un roman en prose poétique dans la tradition de Rimbaud, Artaud et Genêt, mais la façon dont l'œuvre est traitée est trop crue pour être admise par l'opinion américaine une fois passée la barrière de l'édition commerciale, les barrières douanières et la censure légale « pour cause d'obscénité ». On peut trouver des fragments de l'œuvre de Burroughs dans la revue « Mesure », éditée par John Wieners, lui-même jeune poète révolutionnaire, au 33 South Russell Street, Boston, Massachusetts. Cette petite revue a pris sur elle-même la charge de rassembler et de publier les œuvres les plus belles et les plus sauvages des poètes ci-dessus nommés. En Amérique, à l'écart de Little Rock, signe croupissant de honte, à l'écart de la majorité sans culture et avide d'argent des hommes de ce pays, à l'écart de l'opulence du malheur de la peur du chagrin de la fausse joie et de la culpabilité, il y a, en Amérique, un nouveau mouvement puissant de jeunes poètes, ils l'ont créé eux-mêmes, et clairs pacifiques en main, ils clament leur colère, leurs revendications, leurs vœux, leur rêve final imaginaire et merveilleux.

(Traduction Yvonne Rossi.)

la génération de l'extase

paul-louis
rossi

à propos de
« la poésie de la beat génération »

textes traduits de l'Américain et présentés par Jean-Jacques Lebel, préface d'Alain Jouffroy, (Denoël, éditeur, 14, rue Amélie, Paris.)

Voici enfin le premier ensemble clair et cohérent des poètes, groupés sous la dénomination de « Beat Generation ». Ces poètes ont déjà suscité de nombreux commentaires, quelquefois indignés, rarement perspicaces, sans même avoir été lus, souvent. Un mythe va donc disparaître, chacun pouvant maintenant juger sur pièces. A ce propos il faut grandement féliciter les auteurs du travail de traduction et de présentation, J.-J. Lebel et A. Jouffroy; ce travail mériterait à lui seul une analyse particulière — analyse qui ferait état de quelques réserves de notre part — elle demanderait trop d'espace, et je me contenterai cette fois de quelques réflexions occasionnées par la lecture de ce livre.

« Je tiens l'embryon de la foudre dans mes bras; le sang du cactus est le sang d'un serpent et le sang d'une étolle... »

GEORGES ANDREWS.

Je me souviens d'une chaude soirée de juillet 1963, nous étions à Marseille chez Jean Todrani, devant une rangée impressionnante de bouteilles de toutes sortes, alcools, vins et autres spiritueux; il y avait

là Joseph Guglielmi, Jean-Jacques Viton et Henri Deluy, et j'étais intervenu au cours de la nuit pour demander à l'Action Poétique d'élargir ses perspectives, en particulier dans la direction des nouveaux poètes anglais et américains. Si ma mémoire est bonne, Henri Deluy avait vivement répliqué, disant qu'à son avis l'écriture des « angry young men » anglais et celle des « beatniks » américains ne constituait pas une nouveauté pour la poésie moderne, et que ces expériences — y compris celle du « groupe cobra » — ne pouvait avoir une influence importante sur une poésie française qui avait connu Lautréamont, Rimbaud, Tristan Tzara et Benjamin Péret.

A la réflexion, je pense que ces arguments étaient difficilement contestables, ils ont été depuis souvent répétés, notamment par René Lacôte :

« Les beatniks sont à l'origine, comme l'étaient nos dadaïstes, des destructeurs. Mais ils venaient après la découverte, d'ailleurs très tardive, du surréalisme, et ne pouvaient refaire Dada. Ils ont tout absorbé de nos révoltes, dont l'influence est très sensible dans la diversité de leurs styles, pour créer un mouvement original, extrêmement salutaire sans doute dans son contexte américain, immédiatement accessible pour nous qui n'en pouvons par contre, après Dada et le surréalisme, recevoir d'enrichissement fondamental. »

Pourtant la renommée des poètes de la *Beat Generation* n'a cessé de grandir. des textes ont paru dans les *Temps Modernes*, le *Festin Nu*, de William Burroughs, traduit et publié en France, a eu un grand retentissement; l'*Action Poétique* elle-même a publié, dès juin 1964, un texte de Ginsberg « Amérique », adapté par Henri Deluy, qui présentait en même temps les jeunes poètes américains :

« Ils se donnent à l'expression comme à la vie, d'un bloc, avec une vigueur frénétique. Ils s'essent à l'édification d'une expérience intérieure avec cette sorte d'illumination que j'aime bien chez Henry Miller... »

Que s'est-il passé ? Pourquoi cette apparente contradiction ? Il semble que cette poésie soit venue, en dépit d'un mouvement premier de défiance, combler un vide, et qu'elle corresponde assez bien à un besoin momentané de la sensibilité moderne...

« A la troisième pipe de kief il traverse la pissotière, pris d'étourdissements et malade. »

WILLIAM BURROUGHS.

Pour comprendre, il faut faire allusion à la situation poétique française actuelle. En schématisant à l'extrême — et si nous négligeons cette fois les derniers surréalistes (Ailleurs, La Brèche) et les héritiers du lyrisme traditionnel (j'entends celui de Francis Jammes et R.-G. Gadou) — il semble que deux tendances gouvernent la poésie française : celle des représentants d'un « nouveau formalisme » qui évoluent dans l'orbite du Nouveau Roman et des revues parisiennes « Tel Quel », « Le Mercure de France », « La N.R.F. », et celle des poètes groupés autour des revues « Action Poétique », « Chorus », « Le Pont de l'Épée », dont l'ambition a longtemps été et reste encore, pour la plupart, d'élaborer ce que j'ai appelé « un néo-réalisme »

français ». Entre les poètes qui se livrent à des recherches formelles et pratiquent un langage très élaboré, et ceux qui se veulent engagés dans la vie et dans les circonstances et qui prétendent témoigner de cet engagement; entre les admirateurs du « Malherbe » de Francis Ponge et les disciples de Georges Mounin (les seuls réellement constitués en un groupe cohérent du point de vue théorique), il existe certainement une poignée de poètes de valeur et qui ont quelque chose à dire. Mais il ne fait malheureusement guère de doute qu'aucune de ces deux tendances ne polarise vraiment les forces qui conduiraient à un renouvellement véritable de la poésie française, et qu'il ne passe entre ces deux pôles d'attraction, aucun courant majeur, aucune électricité de haute tension...

*« Bonsoir mesdames et bonsoir bonnes sœurs, curés,
moines et ministres qui ne participez jamais aux mani-
festations pour la paix... »*

FERLINGHETTI

Il n'est donc pas étonnant que cette poésie française qui oscille entre le misérabilisme et la préciosité n'ait constitué qu'un rempart insuffisant en face de la vague américaine; il n'est pas étonnant qu'un certain nombre de poètes et de critiques et peut-être une partie du public aura trouvé chez les poètes beatniks ce qui lui manquait ici. Il semble en effet qu'une sorte de grisaille ait recouvert la poésie française, en tenant compte des rares exceptions dont je ne parlerai pas ici, il reste une grande monotonie, une sorte de tristesse générale — et, à cet égard, le numéro de la *Nouvelle Critique*, consacré à la jeune poésie, a été révélateur. Sans sombrer dans des considérations d'ordre historique, il n'est pas difficile de deviner derrière cette monotonie l'ombre de la situation économique et politique française; depuis la fin de la guerre d'Algérie, la plupart des secteurs de l'activité artistique ont été paralysés par le climat ambiant, et la poésie, particulièrement vulnérable, s'est trouvée anesthésiée à son tour. Je ne voudrais pas faire assaut de pessimisme, mais nous avons l'impression qu'il n'y a pas dans la poésie nouvelle, et quelquefois malgré les apparences, d'exaltation, de rage véritable, d'indignation réelle — il y a des simulacres — mais pas de souffle, pas d'élan, pas de foi véritable...

*« Je suis assis dans une cellule avec une vue sur les
parallèles du mal,
attendant que la foudre me scinde en des millions de moi.
Ce n'est pas suffisant d'être dans une cage, avec soi-même.
Je veux m'asseoir en face de chaque prisonnier dans
chaque trou. »*

BOB KAUFMAN.

Dans ce clair-obscur la nouvelle poésie américaine éclate comme une bombe solaire, comme la *Bombe* chantée en cent quatre-vingts vers en forme de champignon atomique par Gregory Corso, et les cadences démesurées du « Howl » d'Allen Ginsberg font l'effet d'une tornade auprès des tempêtes les mieux organisées des meilleurs poètes français actuels. Certes les critiques seront nombreuses et certaines seront justifiées — trop, je le crains —. Elles concerneront la révolte primaire, le mysticisme, l'inconscience individuelle opposée à l'inconscience collective de la société américaine, l'anarchisme et le brouillard politique des aspirations poétiques; certes Ferlinghetti a mani-

festement lu Joyce et Prévert, certes Lamantia — seul poète surréaliste américain salué comme tel — n'a pas l'écriture prestigieuse d'André Breton, certes Kérouac ne renouvelle pas Henry Miller et ni Kaufman, ni McClure, n'ont la puissance de Michaux et d'Antonin Artaud; mais il est symptomatique que les noms de Joyce, Breton, Michaux et Artaud viennent aux lèvres, ils nous donnent l'exacte dimension de cette génération américaine qui arrive 70 ans après Rimbaud et 30 ans après le surréalisme, mais qui d'emblée vient prendre cette place dans l'histoire de la Poésie Américaine.

*« Parce que j'suis mort. »
Ils ne peuvent pas me doubler.
« Parce que j'suis mort. »*

JACK KEROUAC.

Il n'est d'ailleurs pas certain qu'il faille sous-estimer le pouvoir de destruction de ces poèmes; quand Ferlinghetti parle de Fidel Castro, quand Kaufman dénonce la gestapo américaine, quand Ginsberg parle de l'information : « ... La moitié des journalistes, aux Etats-Unis, fument de la marihuana et baisent par derrière... — mais pas un seul n'en a ouvertement parlé dans la presse —. Peur de perdre leur place... alors ils continuent à raconter les mêmes conneries sur la guerre froide comme si elles étaient vraies... »; quand ils mettent en cause les plus sûres valeurs de la nation, il ne s'agit que d'une paille dans l'engrenage, que d'un coin minuscule enfoncé dans la conscience américaine, mais d'un coin et d'une paille tout de même; et parce que tous ces poètes, habitués des hôpitaux, des asiles et des prisons, sont grossièrement irréductibles, ils ne doivent pas être négligés, même objectivement, ils témoignent à notre avis, et ils sont pratiquement les seuls, de la nécessité pour les Etats-Unis de procéder à une révision déchirante de leurs illusions et de leurs mythes, sans quoi le pays tout entier ira vers de graves catastrophes — et à ce propos le poème de Corso sur la *Bombe* est prophétique —. Il est clair que cette poésie manifeste à travers ses errements et ses égarements une volonté d'assumer — négativement bien sûr — la condition américaine, et que cette attitude se trouve être plus conséquente que celle de la « génération perdue », tardivement ralliée à l'*american way of life* après des années de fuite vers l'Europe, vers l'Afrique et ailleurs...

*« Je veux dire que simplement il n'y a pas d'espace
et que nous sommes ici des figures solides à l'intérieur... »*

MICHAEL McCLURE.

Il reste à savoir si cette expérience peut servir d'exemple, si cette poésie est susceptible de secouer la couche de poussière qui recouvre l'appareil poétique français. Je ne le crois pas dans la mesure où cette poésie est spécifiquement à l'échelle du continent américain, démesurée dans la beauté, dans la laideur, dans l'erreur, et dans un mauvais goût auquel la nature française répugne; ensuite parce que cette expérience repose sur un certain nombre de tics — érotisme, bouddhisme Zen, obscénité, pratique des hallucinogènes — qui sont depuis longtemps démythifiés ici, je vois mal les jeunes poètes français se livrer sans ridicule à de nouvelles expériences homosexuelles et faire usage de la marihuana, du peyolt et de l'acide lysergique. Pourtant cette attitude devrait donner l'envie de sortir de leur

coquille à certains jeunes écrivains français, pourtant cette poésie si absolue dans sa fougue et son mépris de la mesure devrait donner à penser à une majorité de poètes engoncés dans une existence sans passions, existence vertueusement chantée et transcrite à son tour en autant de pages inutiles...

« Puis-je avaler la soupe de ses yeux dans une botte de lait étoilé et piquer la lumière? »

PHILIP LAMANTIA.

Enfin ce livre révèle un grand poète, un poète de la lignée des Whitman et des Sandburg, il s'appelle Allen Ginsberg; il faut parcourir d'un bout à l'autre son poème « Howl » pour comprendre, il faut lire les vers de « Kaddish » :

« Kra Kra Kra des corbeaux crient dans le soleil blanc au-dessus
des tombes à Long Island.
Kra Kra Kra étrange cri d'Étres projetés vers le ciel par-dessus
le balancement des arbres.
Seigneur, Seigneur. Oh ! Broyeur des Dépassements géants, ma
voix dans un champ sans borne à Séoul.
Kra Kra Kra l'appel du Temps, louez un pied de terrain, envollez-
vous un instant dans l'Univers... »

Pour retrouver le ton prémonitoire du « Poète à New York » de Lorca... Le poème « Howl » est dédié à la figure angélique de Carl Salomon, enfermé volontairement à l'asile de Rockland pendant neuf années, où il subit une série de traitements électriques et chimiques, Carl Salomon, dont J.-J. Lebel parle dans la postface : « De ma rencontre avec Carl, de son sursaut d'électrocuté sur la chaise lorsque Corso fit les présentations, comme des soirées passées ensemble dans sa morne chambre d'hôtel à parler de E.-E. Cummings, je garde un souvenir ému. Trente fois, avec les mêmes mots, la même voix, il narra son électrocution. Récit d'un mort vivant débité par un tourne-disque mental dont le mécanisme automatique était bloqué. Miraculé à rebours, zombie dont on aurait cru qu'il survivait à un camp de la mort, suicidé de la société dont on s'attendait à ce qu'il dise comment son corps fut transformé en savon... »

Carl le Momo, étrange figure issue d'une société qui prend des allures de gigantesque univers concentrationnaire, avec ses gbetto et ses flics : « Ce qui lui est arrivé, ajoute J.-J. Lebel, à lui et à tant d'autres, prouve qu'on a tort de croire que Drosera (la mort industrialisée par le pouvoir étatique), en vertu de ses modernes préoccupations nucléaires, a supprimé la tradition du sacrifice humain... », Carl Salomon victime du Moloch social dont parle Ginsberg :

*« Quel sphinx de ciment et d'aluminium a défoncé leurs crânes
et dévoré leurs cervelles et leurs imaginations? »*

*Moloch ! Solitude ! Saleté ! Laidéur ! Poubelles et dollars
impossibles à obtenir ! Enfants hurlant sous les escaliers !
Garçons sanglotant sous les drapeaux ! Vieillards pleurant
dans les parcs !*

*Moloch ! Moloch ! Cauchemar de Moloch ! Moloch ! le sans-
amour ! Moloch mental ! Moloch le sourd juge des hommes !
Moloch en prison incompréhensible ! Moloch les os croisés de
la géologie sans âme et du Congrès des afflictions ! Moloch dont*

les buildings sont jugements! Moloch la vaste roche de la guerre! Moloch les gouvernements hébétés... » (HOWL.)

Quels que soient les cris que vont pousser çà et là les officiels du spectacle poétique actuel, quelles que soient les réserves réelles que ce livre va faire naître, il va retentir dans la conscience poétique des hommes comme un ensemble de chants, de cris et de blasphèmes multipliés par de larges échos. Il faut le reconnaître. Non pas comme un exemple, mais comme un acte, qui devrait inspirer d'autres actes, à l'infini, *ailleurs*. La vie poétique est à ce prix, la poésie est dans la vie, dans l'étreinte de l'amour, dans l'étreinte de la misère du monde, « *elle a l'espace qu'il lui faut* ».

une jeune poésie québécoise

Les événements ont pris un cours tel qu'il n'a plus suffi de détourner l'attention en faisant appel à l'éternelle terminologie des pouvoirs, il a bien fallu reconnaître qu'il existe un problème au Canada. Divers reportages nous ont, en France, donné à voir, à découvrir, une situation nouvelle. L'analyse des faits a conduit M. Jacques Berque à formuler ce qu'il appelle des « conclusions minimales ». Les voici :

- *Il existe un peuple canadien français.*
- *Il mène, pour accéder à l'indépendance nationale, une lutte de décolonisation.*
- *Cette lutte nous touche parce qu'elle engage la liberté; et elle nous concerne à tout le moins par la communauté de culture.*
- *Nous ne pouvons nous désintéresser de son succès qui modifierait la configuration politique du continent américain.*

Plusieurs jeunes poètes participent à ce mouvement de lutte et de leurs œuvres assemblées, confrontées, naît une nouvelle poésie d'Amérique : la poésie québécoise que René Lacôte a présentée longuement — comme elle devait l'être — dans les « Lettres Françaises ».

La jeune poésie québécoise, à laquelle nous espérons consacrer un prochain numéro, nous paraît devoir susciter l'intérêt.

Nous avons repris dans un numéro de « Parti-Pris », une revue du Québec qui s'est donné pour but de « préparer la naissance d'un mouvement politique québécois », un texte de Paul Chamberland et un extrait de poème de ce même jeune écrivain, l'un des plus importants de la nouvelle génération. Ses préoccupations, on le verra, rejoignent nombre d'autres, et son langage n'est pas sans approcher celui des « beatniks »...

H. D.

J'écris maintenant sur l'heure, à l'arrivée. De tout ou de rien. J'ai conscience de ne parler que de *quelques choses* : celles qui me *passionnent* (haine ou amour). Au demeurant, de *moi-même*, sur le fond d'un *nous* qui seul rend vraies toutes paroles.

Naguère, j'ai tenté de dire les choses avec apprêt... au dépens des choses. Aujourd'hui, je rature. Je dis toujours les choses avec apprêt, mais pour rendre justice aux choses, aux hommes. Ecrire étant un acte conscient, lucide (autant qu'il se peut), je n'ai d'autre souci que de *l'évident* ou de *l'immédiat*.

Non, je n'aime pas ce que j'ai été, ce que je suis. Et je cherche passionnément à *vouloir ce que je serai*. Le présent m'est une brûlure, un coup de fouet; les hommes, les choses, l'espace et le temps me bousculent; je suis traqué. Et je n'imagine pas vivre autrement pour de longues années. Je n'imagine aucune évasion... L'évasion, c'est d'ailleurs tout jugé. Il faut faire sauter les prisons de l'intérieur lorsqu'on est enchaîné dans le seul lieu où l'on puisse vivre. *J'ai nommé l'enfer canadien-français.*

Ecrire : ciseler ? L'Œuvre, le Livre... Quel alibi ! Quelle dérision ! Dans un monde (ici même, c'est le seul) où l'on défigure, déracine, détruit à chaque jour un homme, un peuple ? Dans ce misérable patelin de cocus et d'enragés ? Oui, je désespère de toute architecture, de toute organisation, de tout *ouvrage*. Du moins pour maintenant. Dans cette désagrégation, ce pourrissement de la pensée, de la parole, de la vie même. Une seule règle de style s'impose : *hurler*. Une seule éthique est praticable : *la violence*. Si l'on tient encore à la santé, à la vie, à la liberté.

La *matière* de tout discours m'est une *pâte humaine* qui respire, qui saigne, qui se hérissé et bande de colère, qui s'affaisse et se reprend à la boue d'origine, sans nul répit : *l'humanité québécoise*, qui est encore à naître. Je taille dans la chair vive; la mienne, la nôtre. Je ne construis pas. *Je détruis* tout ce *passé de honte* comme un tas de branches mortes; et de le crier, c'est un peu comme d'en faire un feu de joie. *Ce feu qui est le présent*, l'instable présent, reprise incessante du souffle, du mouvement, de la vie. La mémoire y frémit comme un tissu dans lequel je retaille sans cesse des raisons, des armes exigées par l'heure. Je ne me reconnais aucune fidélité, si ce n'est à la brûlante passion de l'heure présente, de l'heure à vivre, où le futur se fonde ou s'effondre.

Quand j'ai commencé à écrire, je barbotais dans la fange rose de l'état de grâce. Je bavais littéralement d'extase. Je m'habituai à l'hallucination sainte : je voyais très franchement une madone à la place d'une putain, un tabernacle au fond d'une mare, un dieu qui sommeillait au fond de chaque athée; le monde débordait de signes divins.

On finit par trouver suspect le désordre de mon esprit. Dans une société où penser était le mal (j'ai tout juste l'âge qu'il faut pour avoir vécu cela), écrire, ne fût-ce que des poèmes, ne pouvait que manifester

un douteux penchant pour l'hérésie. Faire de la poésie un hobby, oh! parfaitement. L'Eglise ne défend pas l'usage des violons d'Ingres; elle les encourage plutôt : elle sait l'importance des saines distractions, de l'hygiène mentale. Pour moi, écrire, cela voulait déjà dire *inventer la vie*, jour après jour. Mais j'avais, à mon insu, enfreint les limites : j'avais beau chanter Dieu, dans le latin de Mallarmé, n'entretenais-je pas en moi des ferments de subversion? J'ai anonné du grégorien trois ans chez les curés : on m'a foutu à la porte pour « incompatibilité psychologique ». Je m'étais trompé de porte, ignorant que la pensée c'était Aristotélicothomas, et la poésie, Porclaudel.

De quel fatras il m'a fallu sortir pour arriver à saisir les plus simples vérités, telles : un poète est un homme qui choisit de parler à d'autres hommes, ses compatriotes, ses contemporains; de leur parler d'eux-mêmes et de lui-même, sans fard. Ce choix le définit essentiellement. Mais j'allais devenir *ce monstre qu'est l'écrivain canadien-français*.

Je dois dire, plus généralement, ce monstre qu'est le canadien-français. Car un écrivain témoigne, mieux que beaucoup, de ses compatriotes : il les dit, malgré qu'il en ait souvent. Il n'a pas le choix : témoigner de lui-même (que peut-il faire d'autre?), c'est toujours témoigner des siens. Et celui qui choisit l'abstention, l'exil en France, ou en Objectivité, en Universalité ou en Beau-Langage, trahit, en le fuyant, le *particularisme canadien-français*, qui, toujours intact, le poursuit, l'atteint et le ronge de l'intérieur. S'en défendre avec autant de contention qu'Ethier-Blais ou Paul Toupin, c'est une façon de s'y empêtrer jusqu'au cou; on croule sous le poids de ses phobies.

Du moment que je choisis de vivre et d'écrire *ici*, je choisis d'entrer irrémédiablement dans le *malheur* : le malheur et la damnation d'être canadien-français. Je ne suis capable que d'un cri rauque : celui de la naissance; avant, toute parole est fausse, grincement de dents sous le bâillon de la mort canadienne, dans les limbes prénatales. Il me faut triompher d'une *inhibition première* : celle du mal-être, celle du non-être. Non, vraiment, je n'éruce la première vérité qu'une fois plongé dans la merde jusqu'au cou. Il importe ensuite d'*inventer le présent, le futur* : d'inventer la vie, le bonheur, en tout cas de l'appeler avec toute l'énergie du désespoir, de la colère, de la vengeance. A chacun de produire ses propres modulations; je sais seulement qu'il n'existe qu'un seul thème : *notre écœurement collectif*.

J'allais devenir un écrivain canadien-français. Je l'ai échappé belle. J'avais pourtant bien commencé : je suis un « cours classique »; j'avais la vocation; et j'apprenais, j'apprenais. Je m'élevais toujours plus au-dessus de la vulgarité, du sort commun. Je me purifiais avec rage : avec cette rage que seule pouvait m'inspirer la profonde stupidité de ces paysans butés mes compatriotes. Je m'avançais d'un pas royal dans son temple adorer l'Eternel. J'allais être sacré : l'élu, le rare, l'évadé du boubrier commun; j'allais être d'autant plus grand que mon peuple était petit. *J'étais* déjà l'élite de demain.

On interpréterait mal ma « conversion » si l'on me prêtait une dévotion systématique pour la médiocrité, pour la bêtise. Nous sommes un peuple taré, et je nous ai d'abord cordialement méprisés. Ne pas l'admettre serait faire montre d'une insigne mauvaise foi. Certains, pour se croire authentiques, ont besoin de prolétaires bien caractéristiques, n'est-ce pas : ils « s'authentifient » sur le dos de la

misère commune. Moi, je trouve ça dégoûtant. Du voyeurisme de petits bourgeois désœuvrés. Je préfère encore le cynisme, c'est plus franc. Non, il ne s'agit pas de tourner le mépris en une vinasse édifiante, mais de *hair*, en nous et hors de nous, ce qui nous déshumanise. Il importe seulement que je m'englobe dans ce mépris. Au départ, je suis dans le bain.

J'allais donc devenir un poète canadien-français... Il m'a fallu tout désapprendre. Revenir en arrière, vers le *pays réel*, celui qui *parle mal*, celui qui *vit mal*, vers ce pays d'au-delà du mépris et de la détestation, vers cette terre de limbes et de fureurs souterraines. Vivre au ras de terre, écrire auprès des hommes réels qui me côtoient et que je suis par toute la substance vive de mon être. *Ecrire*, c'est alors choisir de *mal écrire*, parce qu'il s'agit de réfléchir le *mal vivre*. C'est le bien écrire qui est le mensonge, c'est la correction qui est l'aberration, c'est la pureté-du-style qui est, ici et maintenant, l'insignifiance. Je vomis aujourd'hui ce bavardage aseptique qu'on me proposa en modèle d'écriture, ce délire doré qui rature les plaies des miens, et *les trahit*...

Je ne mets pas le feu aux dictionnaires et à la grammaire! Lorsque j'oppose le mal écrire au bien écrire, je ne me propose pas d'abattre la syntaxe au profit du hoquet. Je constate que le *dire* et la *chose à dire* se situent dès le départ au niveau du hoquet. Un langage ne peut être *vrai* que s'il *colle* étroitement à la chose à dire. Sa vérité, c'est sa transparence. On ne peut dire le mal, le pourrissement, l'écoeurement, dans un langage serein, « correct »; il faut que mes paroles soient ébranlées dans leur fondement même, par la destruction qui est celle du langage commun, de la vie de tous. C'est la seule façon de vivre ce que je dis.

Je sais bien que le projet d'écrire implique une *volonté de structuration*, d'achèvement, de bonheur : que la signification éclate, évidente. Mais je sais aussi qu'il n'y a de littérature signifiante qu'enracinée dans une réalité, une vie commune — et l'écrivain, le poète ne s'y enracine qu'en se fondant tout d'abord sur le quotidien langage. Mais le langage que nous parlons est un *néant de signification*, à l'image même de l'abrutissement, de l'inconsistance canadienne-française. Mais c'est aussi notre seule vie, notre seule vérité : il faut *la* dire, il faut dire l'informe, il faut faire parler le non-sens, *il faut déraisonner*.

Nous avons besoin d'« horribles travailleurs ». Vouloir bien écrire, et je veux dire rechercher une éternelle qualité française ensemble que poursuivre l'œuvre belle, c'est se vouer au formalisme le plus plat : l'insignifiance de l'*abolt bibelot* ou l'inconsistance subtile de la phrase qui n'écoute et ne sait qu'elle-même. Aberration mentale qui réfléchit à l'envers la débilite des parlant-joual. On a simplement changé de registre. M. Ethier-Blais, le vrai provincialisme n'est pas ce que vous croyez; il consiste bien plutôt à balbutier notre âme de gueux dans un langage de riche. Ecrire, ici, si l'on veut parler *vrai*, c'est vouloir relever un défi quasi-insoutenable : témoigner, en l'articulant, d'une *incohérence*, d'un *désordre inscrits aux sources mêmes de la vie et de la conscience*.

Je le dis : il faut vouloir déraisonner; nous n'avons pas à pratiquer un long raisonné dérèglement de tous les sens qui nous fut imposé par deux cents ans d'oppression et de lent génocide. Je le dis : je ne peux parler qu'à partir d'une déraison, d'une folie élémentaire.

Et écrire, pour moi, c'est d'abord *Incohérer*. Parce que la seule vérité qui m'importe et me concerne, vitalement, est l'inhumain, l'instructuré qui nous définit en tant que canadiens-français.

La boue. Oui, la boue, qui est aussi *l'mon d'origine*, matière de la création : nos corps et nos consciences, qu'il faut frapper à l'effigie du matin. Mal écrire, c'est descendre aux enfers de notre mal vivre, en tirer l'Eurydice de notre humanité québécoise ; c'est d'abord pousser à la limite la déraison, l'incohérence fondamentale, pour qu'elle éclate sur le surgissement d'une parole, d'une *raison*, d'une vie qui soient produites à notre image. Nous sommes, tout à la fois, Orphée et la brute. Nous devons d'abord nous convertir à l'horizon de boue qui circonscrit notre seule vie afin de tirer de cette boue l'homme qu'il nous tarde d'être, un visage ressemblant, imprégnable aux radiations de l'univers, des autres.

Je l'ai appris de Miron : il n'existe pas de *salut individuel*. Le croire, c'est choisir une déraison à la seconde puissance. A la seconde puissance parce que chacun participe d'abord à l'abrutissement de tous. La croyance au salut individuel ne conduit qu'au redoublement halluciné, d'autant plus lancinant qu'il est solitaire, de l'échec collectif ; on sombre dans la putréfaction du marais intérieur : Saint-Denys Garneau.

Certains, soucieux d'étiquettes plus que de vérités, jugeront ces propos nationalistes ; mais c'est pour s'éviter le souci d'affronter et de comprendre notre intolérable quotidienneté. C'est dans ma vie de tous les jours que j'éprouve jusqu'à la nausée, jusqu'au délire, que pas une dimension de ma vie, de ma pensée, de mon amour n'échappe à l'enfer canadien. La passion de l'intégrité, du désintéressement ! S'échapper du borborygme ! Du merdier collectif ! Le croire, ce n'est qu'y retomber plus à fond.

Nous ne sommes pas assez sains, nous n'existons pas assez pour permettre le surgissement d'authentiques individualités : celles qui médiatiseraient l'accomplissement collectif ; une circulation d'énergie qui permettrait l'« inconscience » heureuse d'un organisme sain, et, par conséquent, le libre jeu de chaque fonction.

Je reconnais la profonde vérité de ces vers de Miron :

*Parce que je suis en danger de moi-même à toi
et tous deux le sommes de nous-mêmes aux autres.*

Je suis incapable de démêler ma situation individuelle de la condition commune : celle-ci me traverse de part en part ; la plus secrète intimité m'est un refuge impossible. Je n'existe pas, pas encore ; je n'est qu'une torture, un *point* dérisoire, affolé dans le grouillement d'une sous-humanité déboussolée, d'un nous forcené et pantelant.

Ecrire, c'est une façon d'exercer sa conscience. L'apprentissage de l'écriture et de la vie, une fois dissipées les vapeurs de l'émoi verbal, m'accule, aujourd'hui, à *réfléchir le malheur canadien-français, à projeter l'humanité québécoise*. Rien en moi qui ne soit ébranlé par le *mal canadien* et le *combat* exigé pour nous en délivrer. Rien n'est plus faux que d'interpréter mon engagement individuel dans une *lutte collective comme la subordination d'un libre-écrire à un a-priori politique et idéologique*. A l'heure présente, je suis tout ce que je fais — lutte politique et dire poétique — à partir d'une seule et vitale exigence : *m'humaniser par l'humanisation de tous, défendre ma*

liberté en me fondant sur la libération commune. Je n'obéis pas à un rêve de grandeur mais à un impératif d'hygiène; la mégalomanie des nationalistes qui nous ont précédés n'avait pour fonction que de cacher *leur volonté de puissance*, c'est-à-dire la mauvaise conscience de leur faiblesse. Duplessis fut le surhomme des sous-hommes.

Je cherchai d'abord à inventer des *figures légendaires* pour exorciser la damnation collective qui m'empoisonnait; ce n'était là qu'une façon plus subtile de me dérober : en élevant notre malheur à la pureté d'un archétype. Désignation dérisoire parce qu'elle manquait l'essentiel : le caractère intolérable de notre *particularisme* de dégradés, de marginaux de la culture et de l'humanité, de matériel touristique et de réserve entretenue. Le plus parfait contre-archétype. J'allais inventer des Ennemis plus « vrais » que les vrais, pour éviter le combat d'allure douteuse auquel nous accule la réalité.

Je n'ai pas pu. Fort heureusement : les dollard-des-ormeaux et les madeleine-de-verchères du vingtième ne résistent pas aux vérités de macadam et de speakwhite qui sont les seules. Les images, les Mythes, les Vérités, la Poésie, eh bien! tout cela ne m'appartient pas, tout cela est de l'Autre, a été défini par l'Autre qui décide depuis toujours de l'universel et du vrai en nous particularisant. Je ne serai vrai, nous ne serons vrais que *hors d'un universel qui consacre notre folklorisation*. Faire éclater ce vrai qui est nous-mêmes, en assumant le particularisme et l'exceptionnel qui nous séparent des autres, est-ce une contradiction? Oui, mais une contradiction qui n'a rien à voir avec la sérénité de la logique. Elle s'inscrit, au contraire, dans la tourbe sanglante de notre quotidienneté; elle commande à notre origine même. On ne peut échapper à cette contradiction qu'en cessant d'exister : elle est nous-mêmes. Nous ne pouvons en triompher qu'en la faisant voler en éclats : en particularisant l'autre à son tour, pour désencombrer les horizons de l'universel véritable.

J'accomplis ce que Césaire appelle un « retour au pays natal ». C'est alors que s'inaugure une étrange mais vitale conjugaison : celle qui enferme le *je* et le *nous* en un seul mouvement. Le retour au pays natal, à l'homme réel, au pays réel, impose deux attitudes rigoureusement liées : 1° *je* me reconnais tel que je suis, tel que la *situation* m'a fait, tel que je m'apparais une fois dissipés tous les mirages qui s'interposaient entre ma condition et ma conscience; 2° *je nous* reconnais tels que nous sommes, je prends acte de notre vie, de notre misère, de notre malheur, de notre écœurement. Ces démarches n'en font qu'une : *je nous* retrouve au plus intime de ma chair et de ma conscience.

Oui, naguère, j'invoquais des idoles, des archétypes : le veilleur, la sentinelle, l'éclaireur. *Terre Québec* n'échappe pas tout à fait à cette poursuite de fantômes. Puis je m'inventai une autre métamorphose : l'afficheur. Mais le béton du réel avait dissipé la brume des belles images; j'avalai tiré cette image non de la légende mais du fait : les *Québec Libre* et les *F.L.Q.* avaient éclaté un peu partout sur les murs de Montréal. Bref, j'étais rendu à l'évidence « non-poétique » de ma responsabilité : l'afficheur n'était plus un être suspendu entre ciel et terre, mais c'était moi, toi, nous. Alors, à mon insu, s'organisa un curieux échange entre le *je* et le *nous*. Ou plutôt, se cristallisa cette inter-pénétration des dimensions individuelle et collective de mon être : un nouveau *je* surgit qui disait *nous*. Je ne pouvais plus démêler mon destin individuel du destin collectif : le *nous* a investi le *je*.

Je ne sais plus quand je me dis ou je nous dit : le *je* de *l'afficheur hurle*, dit l'homme québécois que *je* suis et que *nous* sommes. Dans ce *JE* collectif, je me perds et me retrouve à la fois; je me débarrasse de cette illusoire différence individuelle, de ce salut sans les autres qui sont les miens, et je m'engage, par tout ce que je suis, *comme individu*, dans l'aventure du destin et du salut collectifs, dans cette *fondation de l'homme québécois*, qui peut seule me renouveler dans l'humanité.

Je ne sais plus ce qu'est la poésie. Il m'a fallu un long chemin, et laborieux, pour en arriver à cette précieuse ignorance : elle me permet enfin de *parler*. La pauvreté d'un petit matin frileux *OU TOUT EST PERMIS* de nouveau. Où tout est divinement présent, vierge, intact... plus de fatras! Je peux bien dire mes préférences : *une saison en enfer, le cahier d'un retour au pays natal*, l'ombre de Maiakovski et la santé forcenée d'un Mingus, d'un Coltrane...

Je ne sais plus ce qu'est la poésie : *je me dépoétise*. Ma démarche n'a rien à voir avec l'anti-poésie, l'anti-littérature, cette surabondance de décadents. La dépoétisation dont je parle résulte du constat de ma pauvreté natale, de la nudité canadienne-française : je ne peux plus ouvrir la bouche, désormais, sans cesser d'éprouver la pression du quotidien québécois qui m'est une bien plus vigoureuse « contestation » de la « littérature » que l'affolement supercivilisé des vieilles littératures. La dépoétisation, ainsi que je la conçois — mon inhumaine condition — ronge le cœur de la poésie à la fois comme un *ver* (détérioration des formes « établies ») et comme un *germe* (l'urgence d'un langage qui nous signifie). Je suis au rez-de-chaussée de ma vie, comme je l'écris ailleurs. Pour moi, écrire, c'est surgir de l'heure présente, inventer du plus brûlant de l'actuel, insoucieux de formes et de bel achèvement. Je ne cisèle pas des bijoux, je murmure, je pleure, je m'angoisse, je m'écœure, je me mets à espérer, je me venge, j'ouvre les vannes de la colère, de l'enthousiasme et de l'espoir.

Je ne souffre *aucun décalage entre la poésie et la vie quotidienne*; il n'existe pas d'attitude, d'univers poétiques. Je ne passe pas d'un monde à l'autre, qui serait meilleur, plus consolant, plus élevé. Entreprise de démythification, de démythification. Les transes de l'inspiration, les limbes du secret intérieur, les monstres sacrés, les images d'outre-monde, la métaphysique, l'échappée hors des plats-soucis-de-l'existence; il importe, au contraire, de *dire la banalité de la vie quotidienne*, du quotidien québécois. Plutôt, le rêve et le réel entrelacés : le perpétuel passage de l'imaginaire au réel, *qui constitue le vécu quotidien dans son essence même*. Pour donner à ma pensée une tournure paradoxale : dévoiler brutalement dans l'éclat des plus lointaines étoiles l'émotion de cinq heures au coin d'une rue achalandée. De la poésie, de la poésie, oui, et à plein! Mais que l'on en sorte! On sera d'autant plus tenté d'y rentrer.

La substance de Dieu est celle-là même de la journée, de la semaine. Au fond, il s'agit d'abolir l'antinomie du proche et du lointain, de montrer leur étroite parenté. Les mondes les plus fabuleux ne sont que *l'envers du besoin* le plus humble : sa vérité. *Il faut le dire*. Et pour cela il faut cesser d'ouvrir la bouche en ô, d'échapper rarement, très rarement, comme par condescendance, quelques abolis bibelots d'inanitéchétéra. Tout ce fétichisme, toute cette pacotille qui encombre la poésie, en pervertit l'usage. Il faut se tenir prêt à tout sacrifier, y compris le vers et l'image, pour dire vrai. Parfois seuls les grognements *signifient*. Ou bien *la vulgarité*, ou bien, cela dépend...

Seul le *banal* est vrai. Je veux faire cesser la scandaleuse opposition entre l'imaginaire et le quotidien; je veux un langage où les deux soient livrés pêle-mêle, signifiant l'un par l'autre. C'est la seule façon de dire ce qu'il importe de dire : l'humain, toutes les dimensions de la vie. La Beauté est peut-être morte, tant pis! Je ne veux pas sacrifier, à une Idole, des hommes défigurés, les miens au premier chef.

Il ne m'est pas facile d'expliquer ces choses. Il est peut-être vain de le faire. Au fond, je veux dire simplement : j'aimerais qu'on ne « change » pas d' « âme » en usant de la poésie : celle des heures « sans histoires », « sans poésie » est la seule vraie. Que le rêve entre par l'escalier ou par la fenêtre, s'installe dans toutes les pièces et prenne le visage des choses habituelles : *l'habituel peut alors s'illuminer*. Il n'existe plus alors qu'un seul espace, qu'une seule durée, où le simple geste de saluer un ami ouvre l'empan des galaxies et l'envergure des chœurs célestes. *Tout doit être vécu dans ce seul monde qu'enferment le jour et la semaine*. On ne peut comprendre le réel que par l'imaginaire et *vice-versa*. Les plus hautes fantaisies — Dieu, le Mythe — ne recouvrent leur vérité, ne *signifient* que lorsqu'on dévoile leur racine : le besoin humain.

Mais aussi longtemps que notre vie sera inhumaine — au Québec et ailleurs — nous ne cesserons pas d'être écartelés entre des mondes incompatibles. Dans ces conditions, *faire de la poésie*, pour moi, c'est tenter de vivre cette contradiction à fond, selon une visée de réconciliation de toutes les parts de l'homme.

L'attitude poétique qui me semble convenir à la volonté de réconciliation entre l'imaginaire et le réel, le rêve et le quotidien, la véritable *surréalité*, est *l'improvisation*.

L'improvisation, je l'entends dans le sens et l'esprit du *jazz*. La poésie-improvisation procède de la même attitude devant la vie que celle qui éclate dans le *jazz*. L'improvisation comme mode du langage poétique, c'est à Paul-Marie Lapointe que j'en dois l'idée et l'exemple. L'improvisation n'a rien à voir avec la négligence et l'abandon de toute règle, bien au contraire. Mais ici la règle ne s'impose pas *a priori* : elle fait corps avec l'invention du poème lui-même. Elle doit d'ailleurs « tirer son excellence d'un artisanat préalable ». Formellement, à l'instar du *jazz*, elle est faite de la « reprise d'un thème sur différents modes » qui « crée l'identité ». Cette poésie diffère des poésies classiques, qui sont d'abord artisanales, ciselées, ouvrées au sens d'une quête de la perfection formelle ».

Ce qui m'apparaît capital, c'est *l'absence de préméditation*, du moins consciente. Il ne s'agit pas que du pur et simple automatisme verbal des *surréalistes*, qui est recherche de rapports nouveaux, gratuits, inédits, entre les idées, entre les êtres; mais de rendre nulle la distance entre *l'imagination quotidienne* et *l'impulsion vers le merveilleux* qui « cause » la parole poétique. L'absence de préméditation m'est nécessaire pour faire obstacle au décollage de la conscience d'avec la réalité immédiate : la quintessence des émotions dans l'Œuvre fétichisée. Les rêves les plus audacieux traduisent le plus élémentaire besoin, celui de vivre, d'être bien, d'aimer, d'être libre, *ici et maintenant*. L'absence de préméditation, en ce sens, équivaut au refus de toute *émotion spéciale* qui viendrait m'arracher, moi homme-comme-les-autres, à l'humanité commune, pour m'élever au niveau d'un monde transcendant, accessible au moyen des seules trances, de *l'inspi-*

ration, ou de l'inhumaine impassibilité de l'œuvre longuement polie. Le poème doit participer de la fugacité, voire du débraillé de l'heure, pourvu, encore une fois, que, comme parole, il possède la fermeté, la netteté d'un style, c'est-à-dire se fonde sur un savoir-faire préalable.

Bien sûr, la fidélité de l'imagination poétique à la banalité quotidienne, n'a rien à voir avec une sorte de minutie photographique. L'instantané n'est bon, tout au plus, que pour les touristes de la conscience.

L'élément irréductible qui donne sa forme à la poésie est le *rythme*. L'attitude de non-préméditation propre à la poésie-improvisation s'incarne, à ce niveau, par le désir, moins de calquer le langage parlé, que d'en reproduire la respiration, le plus étroitement possible : ses heurts, ses irrégularités, ses syncopes, ses illogismes, ses faiblesses et ses à-coups. *Notre langue parlée, cela va de soi*. Ici la dépoétisation devient authentification de la poésie : l'image vient d'un seul tenant, les racines encore toute fumantes de la terre nourricière du quotidien.

Je suis contre la poésie-prestige, la poésie-mystère, la poésie-bibelot, la poésie-aspirine, la poésie-clystère. Le poète est un homme qui parle à quelqu'un. Écrivain, je vois sans cesse le visage de celui qui m'entendra. Contre une poésie de consommation de luxe, je veux une poésie critique : que le poète invite le lecteur à cette critique active qui ne ménage aucune part de l'humain, du banal au mythique.

La poésie n'a pas de fonction privilégiée : elle n'est vraie qu'en disant la conscience commune, plus précisément sa part obscure. Le poète n'est qu'un homme ordinaire : on n'a pas à distinguer son visage.

Un jour, « la poésie sera faite par tous » (d'après Lautrémont-Eluard).

JEAN PÉROL A L'HONNEUR

Le 2 mars 1965, à Tokyo, notre ami Jean Pérol a reçu le deuxième prix du « Pen Club » du Japon (Association des écrivains du Japon), d'un montant de 500 dollars, pour son recueil de poèmes « D'un pays lointain ».

Ce concours littéraire international avait été organisé par le « Pen Club » du Japon, en collaboration avec l'U.N.E.S.C.O. 488 ouvrages — dont 48 en français — ont été soumis à l'opinion du Jury.

« D'un pays lointain », l'ouvrage de Jean Pérol, actuellement lecteur de français à l'Université du Kyu-Shu, sera publié en édition bilingue à 1 000 exemplaires par l'U.N.E.S.C.O.

1. Je vous le dis je ne suis pas dans mon état normal
je n'ai jamais été dans mon état normal
agressé dès ma naissance je fus cloué en espalier contre le mur de l'ordre
— mes bourgeons sont des épines — en parlant je déchire — mes
paroles sont des griffes mes regards sont des griffes
enfermé dès ma naissance entre les barbelés du silence
je suis une bête mi-domptée sournoise un monstre mis hors d'état de nuire
mais si j'avais des mitrailleuses je vous cinglerais de balles
immense est mon appétit je m'empiffrerais de tous les cadavres assis
établis couronnés cul-léchés
je boufferais tous ces tueurs d'enfants ces éteignoirs de ciel je n'en
ferais qu'une bouchée
et je lâcherais le monde aux amours de prairie aux ouragans à la terrible
charité du feu
je crucifierais tous les vendeurs du temple de la vie

2. oh cédez-moi oh cédez-moi les métamorphoses cédez-moi cette ville à
catapulter par toutes les radiations nouvelles du bonheur

Montréal à cadence de désastre à la trogne d'un ivrogne

oh Toi cède — Toi big brother connard — anonyme deux cents millions
d'anglo-saxons hydre yankee canadien marée polymorphe imberbe à
serres nickelées Standard Oil General Motors je suis cubain yankee
no je suis nègre je lave les planchers dans un bordel du Texas je suis
québécois je me fais manger la laine sur le dos je suis l'agneau si doux
je m'endimanche du red enseign et je crève à la petite semaine je suis
une flaque une bavure dans les marges de ma Bank of Montreal de
Toronto.

je suis cubain je suis nègre nègre-blanc québécois fleur-de-lys et conseil-
des-arts je suis colère dans toutes les tavernes dans toutes les vomissures
depuis 200 ans je n'écoute plus les sermons des curés les pastorales-
annaales-valeurs-éternelles

je ne ton-front-est-ceint-de-flon-flons-glorieuse pas je n'ai jamais défendu
nos-foyers-et-nos-droits je n'ai pas la résignation cossue de Nos Seigneurs
les Evêques en conférence chez le ministre je speakwhite et je sacre
à moi les petites ruelles dans l'est de la ville et les bordels sur la Main

où je flambe ce crisse de pays pour dix cennes de robine

mais il ne cédera pas mais il a les mains propres et la bonne conscience
en banque de la democracy américaine nous trostons Dieu mais il a des
amis à sourire thootpaste o you charming french-canadian people but
do you tell me what so angry lounissons our both solitioude

il ne cèdera pas nous lui ferons un feu d'artifice avec ses dollars et son
Canada nous lui prendrons les arsenaux de notre colère nous lui dynamite-
rons notre refus avec ses RCMP ses Wagner et autres chiens officiels
nous déministrerons tous les tontons-matraque

3. ce que je suis je le défendroi à poings nus
homme embarbelé dans mon cri — de ce cri je fais ma morale
homme nié dans mes raisons je ripaste en l'élan du poème indocile
homme vendu homme terrossé contre la terre sourde homme québécois
par toute la terre je consens à l'ardente fraternité des sangs serviles
homme au visage de boue ô fraîchement natal
homme au destin de nuit qui m'entrevois saigner par la glace des riches
(mais le tonnerre des hauts-fourneaux est déjà frère du combustible humain)
homme chassé des festivals solaires où l'idée couche avec le Capital
j'assume vertébral les millénaires prohibés de la colère humaine
homme ignoré de langages acquis je tracerai toujours plus avant l'alphabet
des révolutions

(Extraits de l' « Afficheur hurle », poème paru aux Editions Parti-Pris
en décembre 1964.)

En raison de l'augmentation sensible des frais d'impression et des
taxes postales, ACTION POÉTIQUE se voit donc l'obligation de majorer
ses tarifs, maintenus jusqu'ici inchangés depuis le N° 5 (Mai 1959).
A partir du N° 27 (2^e Trimestre 1965) le prix de la revue est porté à :

3,60 F le numéro

et celui de l'abonnement annuel à :

12,00 F pour la France,
14,00 F pour l'étranger.

Pour les mêmes raisons, les recueils de la collection ALLUVIONS seront
vendus :

2,50 F le numéro,
20,00 F les 10 titres.

*C'est un triste spectacle que de voir
maints représentants de l'ordre social le
plus moderne sursauter en entendant le mot
« moderne ».*

STEPHAN HERMLIN.

Grâce aux adaptations de Lionel Richard et Henry Deluy, les lecteurs d'*Action Poétique* ont pu faire connaissance depuis deux ans avec quelques poètes de République Démocratique Allemande : *Hermlin, Wiens, Fühmann, Kunert et Kahlau*. La parution, au début de cette année, du premier recueil de *Volker Braun*, dont le dernier numéro d'*Action Poétique* présentait un poème, nous incite à faire le point sur la jeune poésie en Allemagne Socialiste.

Bien sûr, en R. D. A. moins qu'ailleurs, on ne saurait séparer l'évolution de la poésie des problèmes relatifs aux autres formes de création.

Il y aurait beaucoup à dire, parfois à médire, sur la « Kulturpolitik » suivie là-bas et lors d'un récent colloque réunissant des écrivains des pays d'Europe de l'Est, plusieurs représentants des pays socialistes n'ont pas manqué de critiquer certains aspects de la vie culturelle en R. D. A. : par exemple une trop grande timidité dans la traduction et l'édition d'auteurs étrangers ou bien une appréciation schématique de courants esthétiques modernes, le terme de *décadence* étant une assimilation abusive et fallacieuse d'un phénomène historique (l'impérialisme) à des manifestations artistiques (apparaissant dans les pays capitalistes et qui d'ailleurs sont souvent une protestation contre la société bourgeoise). Même en faisant la part du chauvinisme et d'un esprit de méfiance à l'égard de l'Allemagne — fût-elle socialiste — encore vivaces dans les Démocraties Populaires, ces critiques étaient dans l'ensemble justifiées.

La jeune poésie de R. D. A. commence à avoir sa langue propre, même si les ascendances restent visibles. *B. Brecht* et *J.-R. Becher* avaient déterminé pour beaucoup l'orientation de la poésie est-allemande au sortir de l'hitlérisme et de la guerre. Ce fut une quête de lucidité, un chant grave, rarement frénétique ou chatoyant (cf. les adaptations des poèmes de *J.-R. Becher* par *Lionel Richard*, dans *La Nouvelle Critique*, octobre 1962).

On connaît la poésie de *Bertolt Brecht*. Quant à *Becher*, lui qui fut l'un des acteurs de la révolte expressionniste, son itinéraire rappelle assez celui d'*Aragon*. Le retour aux formes classiques de la poésie nationale, l'insertion de la réflexion politique au sein de l'émotion poétique, tout cela comporte des écarts vers la facilité, même pour les plus grands. Que dire des épigones ! Nous avons chez nous des points de comparaison. Il suffit de se rappeler dans quelles

errances se perdirent certains courants de la poésie française dans les années 50...

Ce qui était dialectique passionnée chez *Brecht* ou pureté dépouillée chez *Becher* devinrent, chez d'autres, didactisme ennuyeux ou ronron néo-classique. Or le poème meurt dès l'instant où ne posant plus de questions, il se contente de réponses toutes faites. Le lyrisme épique (*Becher, Hermlin*) se dégradait en célébration idyllique, en stances édifiantes ou en tracts d'agitation. *Günter Kunert* écrivit alors ses poèmes grinçants « à propos de gens comme il s'en trouve partout » :

*... Le régime socialiste sous lequel ils vivent
leur est familier
par les inscriptions sur les usines
et la formule de salutations
dont ils signent leurs lettres ... (1).*

Sur un ton différent, on retrouve souvent un souci analogue chez *Heinz Kahlau*, qui utilise plus volontiers la parabole brechtienne. Nous avons publié de ses poèmes dans le n° 24 de la revue. Pourtant *Kahlau* lui-même est guetté par les facilités du genre dans lequel il réussit, l'extrême simplicité de l'expression, la forme aphoristique :

*Quand deux amants dans leur amour s'enroulent
comme en des manteaux contre le vent et le temps
et ne demandant rien d'autre qu'eux-mêmes,
c'est aussi leur amour qu'ils rendent aveugle.
Le temps et le vent emporteront leur baiser.
On ne porte à deux un amour
que si les portes qui donnent sur le monde
demeurent ouvertes (2).*

En revanche, dans ses écrits théoriques, il discerne bien les impasses et dénonce les idées toutes faites, dévoile sous les oripeaux de l'avant-garde les vieilles conceptions de la poésie (*Neue Deutsche Literatur*, 1/1965).

Si la jeune poésie est-allemande s'est débarrassée de l'emphase grandiloquente, on pourrait par contre lui reprocher un certain manque de souffle, un goût trop marqué pour la « petite chose » plus ou moins intimiste, ou bien la pointe humoristique... Bref une simplicité côtoyant parfois la banalité, une façon de regarder la réalité empreinte d'étroitesse provinciale. Evidemment le souci d'efficacité et d'intelligibilité s'explique aussi par les succès des lectures publiques de poèmes. *Wolf Biermann* met les siens en musique et les chante. Ce mouvement a un aspect très positif : les bouches s'ouvrent, la sensibilité individuelle réaffirme ses droits. A travers les paraboles allusives de *Rainer Kirsch* (30 ans), l'ironie de *Bernd Jentzsch* (25 ans), des débuts prometteurs d'*Axel Schulze* ou de *Micaela Lübke* (tous deux 22 ans), c'est toute une nouvelle génération, acquise sur l'essentiel au socialisme, qui cherche sa voix.

(1) Adaptation de Lionel Richard.

(2) Tiré d'un recueil anthologique poèmes-photos, « Nouvelles des amants » — Aufbau-Verlag, 1964.

Il en est une pourtant qui se détache des autres : celle de *Volker Braun*. Elle se distingue par son mouvement ample et direct. C'est une poésie qui a muscles, poumons, sang. Le premier recueil de *Volker Braun* s'appelle *Provocation pour moi* (3); en effet, voici une colère salutaire, qui « cherche le contact » (comme on le dit pour un boxeur).

*Je suis le Braun que vous critiquez
parce qu'il emploie trop souvent des mots tels
que Paresse, Lâcheté, lesquels
sont dépassés ...*

« Les dents endurcies par les coups » et « l'alcool du souci dans la gorge », *Braun* s'adresse à tous sur ce ton. Au poète *Hans Magnuß Enzensberger*, « l'enfant terrible » de la République Fédérale, il lance :

*Tu es le plus courageux d'entre nous, bon ! alors ?
le brin d'herbe n'est-il pas debout devant la faux ?*

L'amour même ne peut ignorer les luttes d'une époque menacée d'anéantissement :

*... Je ne veux pas me reposer près de toi, amie,
je n'ai aucune patience pour ton désir,
je ne suis pas assez modeste pour t'aimer déjà
tu dois te donner au jour avant qu'à notre nuit
Ton corps, lit ou cercueil de nos enfants,
tes cuisses, clairs piliers des voûtes du rêve
et tes sourcils, les ailes de ton regard
me sont aussi proches et aussi lointains
que le jour final auquel tu appartiens ...*

Voilà un poète qui bouscule les habitudes de quelques-uns. Il faut dire qu'il existe dans la critique littéraire de R. D. A. une véritable franc-maçonnerie néo-classique. C'est ainsi qu'on a pu lire une attaque d'*Hellmuth Brauer* (4) contre un tout récent poème de *Volker Braun*. Il crie à l'obscurité, s'affole parce que le poème nécessite une interprétation, en parle en fin de compte comme d'un « énigmatique produit du cerveau ». Nombreux sont encore ceux qui réclament du *Storm*, du *Volkslied* mis au goût du jour.

Il n'en est pas moins vrai que les « schématisistes » ou les « sweet-niks » reculent (l'article incriminé était d'ailleurs suivi d'une réfutation de *Horst Haase*) et que de bons poètes font entendre leur voix, y compris dans l'autre Allemagne : *V. Braun* a pu se rendre à Hambourg pour y rencontrer des écrivains ouest-allemands. Il faut, en passant, rappeler la scandaleuse mesure du Gouvernement français qui refuse le visa d'entrée aux citoyens de la R. D. A.

En attendant de le voir à Paris, nous saluons fraternellement *Volker Braun*, poète engagé, sur tous les fronts.

(3) *Provokation für mich* — Mitteldeutscher Verlag, 1965.

(4) *Neues Deutschland* (16-1-65).

POUR R.

1. Ce n'est pas un apologue de la guerre pas un avocat des trusts,
pas un homme que l'on achète et pourtant
il éprouve le combat la peine le tourment
il vit parmi nous. Son nom est connu.
Il s'agit de cet homme isolé, il porte un nom
A-t-on le droit de parler d'un homme ?

Il a un cœur, comme le dessinent les amoureux :
deux arcs pleins, qui finissent par se rejoindre
l'un déborde de joie et l'autre d'impatience.
Mais nous lui répétions : il est bien bruyant
ce simple muscle creux !

Car nous n'écoutions que les coups de marteaux
et pas les coups du cœur
ou bien nous voulions que leur rythme soit synchronisé
nous ne voulions pas comprendre le vacarme plus rapide du cœur.

Et son cœur endura peines combat tourment
au milieu de nous. Son nom, nous le connaissions
Et lorsque son vacarme défaillit
il fallut confier aux médecins son cœur
ce simple muscle creux.

2. Mais un homme a-t-il le droit
de voguer solitaire sur l'esquif de sa joie ?
Mais un homme a-t-il le droit
de flotter au mât de son impatience ?
Mais un homme a-t-il le droit
de s'égarer.
3. Ici ?

remarque pour les citoyens de r. d. a.

Ne laissez pas une maison trainer indolente
pas une seule s'enfourir dans le pourrissement
pas un jour de plus voir les rues languissantes
stagner dans un lit de pluie. Et que notre temps
ne pendille pas aux échafaudages, refusez le stuc,
sachez maintenant quoi faire de vos poings !
Ne laissez pas un bout de ciel partir pâle et nu vers l'ouest.

Aidez à le parer aux couleurs d'arc-en-ciel
trajectoires des satellites, écho profond
de la joie qui s'élève des cortèges et des foires
qu'il répercute le rire des cohortes de maisons
le concert des bidons de lait, les processions des voitures d'enfants,
Que le bonheur le propulse ! Vous, maçons, techniciens :
Ne laissez pas un bout de ciel partir pâle et nu vers l'ouest.

Qu'il vogue vers l'ouest : attirant les regards,
Reflet de l'Allemagne demain, avec dans la bouche
le souffle pour convaincre, avec la pluie
injection vivifiante dans le sang trop épais,
traquant toute lâcheté : lit bâti pour guider
jusqu'à leur réveil ceux qui dorment encore
jusqu'à leur conscience, jusqu'à leur salut.

Car mon amour à lui seul ne prouve rien.

octavio paz

andré laude

Pablo Neruda et Miguel Angel Asturias à Paris, la parution simultanée de *Diadormé* de l'écrivain brésilien Guimaraes Rosa (1) et d'*Une certaine mulâtresse* d'Asturias (2), la publication d'un « Octavio Paz » dans la collection *Poètes d'Aujourd'hui*, chez Pierre Seghers : nous vivons à l'heure latino-américaine, à l'heure de la littérature latino-américaine qu'un homme de bon goût et de lucidité comme Roger Caillois tient d'ores et déjà pour la « littérature de demain ».

Je m'en tiendrai ici particulièrement à l'essai de Claire Céa, consacré à l'auteur du *Labyrinthe de la Solitude*. Mais avant, qu'on me permette de citer ce propos d'Asturias, cueilli au vol, qui, à la question « le sens caché des mots, leur vie propre et souterraine, vous ont toujours préoccupé. Cela rejoint un peu l'expérience sur-réaliste » répond en ces termes : « La recherche surréaliste reste un pur jeu intellectuel. Pour nous, le phénomène jaillit des profondeurs de l'être ». Ce propos est une belle introduction à la vie et à l'œuvre d'Octavio Paz, mexicain chez qui se mêle le sang espagnol et le sang indien, du grand Octavio Paz que je considère personnellement comme un des poètes essentiels de notre temps.

Claire Céa, poète elle aussi, essayiste et traductrice, à qui nous devons un *Antonio Machado* (3) et un *César Vallejo* (3), génie poétique

(1) Editions Albin Michel, traduction J. J. Villard.

(2) Editions Albin Michel, traduction Claude Couffon.

(3) Editions P. J. Oswald.

trop ignoré encore, ne cesse tout au long de son étude critique d'aller de l'homme à l'œuvre, de l'œuvre à l'homme, celui-ci éclairant celle-là et vice-versa.

Il y a plusieurs points cardinaux dans la vie de Paz : le Mexique, l'Espagne, Paris et le surréalisme, l'Orient enfin. Outre de nombreux recueils de poèmes (*Algle ou Soleil, Semences pour un Hymne, La Saison violente*), Paz a écrit plusieurs ouvrages en prose au long desquels il réfléchit sur l'acte créateur, sur l'apport du Mexique fondamental à sa propre poésie, sur le processus poétique, sur les rapports de la poésie avec la vie, la mort, l'érotisme; au long desquels aussi il va à la recherche de son identité. Il faut avoir lu *Le Labyrinthe de la Solitude*, dans lequel l'auteur fait appel aussi bien à l'histoire qu'à l'économie, à l'ethnologie qu'à la sociologie et à la psychanalyse, pour pénétrer le Mexique de Paz, cet étrange pays où l'on offre aux enfants des têtes de mort en sucre, et où cette même mort est l'objet d'un culte, d'une fête de pétards, de cris et de taureaux symboliques enflammés.

Il faut souhaiter pouvoir lire bientôt en français les *Poires de l'ormc* et *L'Arc et la lyre*, livres à ranger à côté des Manifestes surréalistes et des lettres à un jeune poète, de Max Jacob..., recueils qui fournissent bien des clés en vue de la compréhension de l'âme latino-américaine.

Paz, dont le père fut un compagnon d'Emiliano Zapata, vient très tôt à l'expression poétique. Il a beaucoup lu et découvert trois astres : *Waste Land*, de T.-S. Eliot ; *Anabase*, de St. John Perse ; *L'Amour fou*, d'André Breton.

Très vite, la poésie signifie pour Octavio Paz « tentative pour recouvrer l'homme d'avant la scission et la déchirure », cet homme qui se tient

« là où meurt la mort
où tout est présence. »

Novalis, Blake, Rimbaud sont ses maîtres et ceux de la jeune génération qui se regroupera autour de la revue *Taller*, à laquelle participe fiévreusement Paz revenu de l'Espagne crucifiée, où il s'est lié d'amitié vive, entre lumière et sang, haine des forces de régression et espoir fou en la Révolution, avec Hernandez, Alberti, Vallejo :

« Madrid 1937
sur la Place de l'Ange, les femmes
causaient et chantaient avec leurs enfants... »

Toute l'œuvre de Paz, ainsi que ne cesse de nous le suggérer Claire Césaire, est une marche vers soi-même, mais pour « revenir vers soi, il faut partir et se risquer » : Etats-Unis, Paris, où l'accueillent Breton, Péret, Pieyre de Mandiargues. Paz participe avec enthousiasme aux activités surréalistes. Claire Césaire montre avec intelligence les lieux qui n'ont jamais cessé d'unir les préoccupations paziennes à celles d'André Breton et de ses amis. Pour Paz, la grandeur du surréalisme réside dans le fait que celui-ci a voulu « résoudre une bonne fois pour toutes, et désespérément, la dualité qui nous scinde ». Cette revendication n'a cessé d'être celle du poète de « Pierre de Soleil » :

« Le rêve est explostf. Eclate. Redeviens soleil. »

Dans *Le labyrinthe de la solitude*, Paz nous dit que « la solitude de l'homme est un état orphelin et une recherche ardente, une fuite et un retour ». Solitude du poète, solitude du mexicain dont il jaillit soudain, rapide comme une machette, pour se fondre avec les autres, pour devenir le « grand tout ». Claire Césaire, avec raison, place cet ouvrage au centre de son essai et s'y réfère fréquemment, pressentant en lui des lumières susceptibles d'éclairer le mystère paizien dans l'univers paizien qui se décante, s'approfondit d'œuvre en œuvre à mesure que le poète cerne de plus en plus près les thèmes vitaux qui sont les siens : la prison, la solitude, l'origine, le déchirement, l'instant, l'éternité fulgurante appréhendée dans l'éclat d'un bref éclair.

Pour Paz, la poésie est quête et conquête. Elle n'est pas moyen d'expression de l'homme, mais invention, fondation perpétuelle de l'homme :

*« Rapides mains froides
Retirant un à un
les bandeaux de l'ombre
j'ouvre les yeux
je suis vivant.*

*Encore
au centre
d'une blessure encore fraîche. »*

Elle est encore tentative d'élucidation ; elle se fait science : « *Poétiser* n'est pas dire le monde, mais dire le Mot sur lequel repose le monde ».

Pour Paz, qui en dépit de son adhésion à l'aventure surréaliste, a été amené à un certain moment à dresser le constat d'un échec apparent, la découverte de l'Orient sera une révélation éblouissante. Il méditera sur la pensée, la culture, la philosophie de ces peuples. Il y trouve des réponses à des questions brûlantes : le « moi » est une illusion, un agrégat de sensations, de pensées et de désirs ». Claire Césaire note la rencontre entre Paz et la doctrine Zen. « A partir de cette période, ajoute-t-elle, à côté d'images cosmiques, foudroyantes, on trouve celles qui instaurent une sorte de quiétisme précaire — qui se sait menacé... ».

Mais le Mexique demeure enfoui dans le poète, avec ses colères, ses rages, ses angoisses, ses illuminations : « Je suis la blessure qui ne se cicatrise pas ».

Sans cesse Paz s'exprime sur sa démarche. Il *fait le point*. Cela nous vaut, choisies et subtilement intégrées à l'ensemble par Claire Césaire, des pages (extraits de lettres, notes critiques, réflexions) chargées de lumière et de connaissance dans lesquelles se conjuguent passion et intelligence, lucidité et intuition. Elles balisent l'œuvre de Paz, elles éclairent l'itinéraire de ce grand poète *d'aujourd'hui*, poète en marche et qui avoue dans un texte de 1963 :

*« Le temps a faim d'incarnation
Au-delà de moi-même
quelque part j'attends ma venue. »*



PIERRE JEAN OSWALD

Les poètes contemporains en formule de poche !

Editeur à Paris depuis 1951, Pierre Jean OSWALD a publié, dans ses collections « L'aube dissout les monstres » et « J'exige la parole », les œuvres de poètes français et étrangers comme Oliven Sten, André Frénaud, Hubert Juin, Blok, Machado, Pessoa, Ezra Pound, François Kérel, Charles Dobzynski, MaIakovski, Nazim Hikmet, etc.

A côté de ces noms, parurent également des poètes algériens, comme Henri Kréa, Aït Djafer, Nordine Tidafi, et l'ouvrage de Mustapha G... (Mohamed Khemisti) « Barberousse », présenté par Vercors et Robert Barrat. Cet engagement devait contraindre Pierre Jean Oswald à quitter la France et à gagner la Tunisie où il a publié, entre autres : César Vallejo, Rafael Alberti, Anna Gréki, Pierre Bamboté, Tchicaya U Tam'Si, Marcel Destot.

De retour en France, Pierre Jean Oswald, dont les titres de ses collections disent assez l'esprit qui les anime, va les reconvertir en une formule de poche. Parmi les premiers titres à paraître : trois anthologies (poésie ibérique de combat, poésie négro-africaine d'expression portugaise, nouvelle poésie cubaine), des œuvres de Nicolas Guillén, Pablo Neruda, Pierre Morhange, ainsi que des nouveaux poètes de langue française. Mais une telle ambition suppose, du moins dans l'état actuel de l'édition française, des moyens importants. Cela apparaît donc comme une gageure de la part d'une maison qui se relève difficilement de quatre années d'absence. C'est pourquoi Pierre Jean Oswald vous demande de participer à cette campagne d'abonnement préalable qui lui permettra de la tenir.

Si vous croyez à l'utilité d'une telle entreprise, adressez dès maintenant votre abonnement, soit 25 F pour 6 volumes (il paraîtra au moins 6 titres par an) aux Editions Pierre Jean Oswald.

Chaque abonné recevra un exemplaire numéroté faisant partie de l'édition originale. Le nombre de ces exemplaires sera limité au nombre d'abonnés.

Un tel effort peut rendre à la poésie son public éloigné d'elle par le prix de vente excessif du livre et la trop faible diffusion des œuvres poétiques. Chacun d'entre vous peut aider cette collection à faire la preuve que ce public existe : mille abonnés seulement lui assureraient un départ efficace...

Mais il est évident que si chacun, parmi ceux qui ont l'intention de s'abonner, attendait pour le faire que mille autres aient déjà répondu, cette campagne serait inutile, aussi

n'attendez pas !

Pour vous abonner :

Recopiez ou découpez le bulletin ci-dessous (1) et adressez-le accompagné de votre versement à

EDITIONS PIERRE JEAN OSWALD
16, rue des Capucins - Honfleur (Calvados)
C.C.P. Rouen 2201 05 V

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom Adresse
..... Profession (si vous désirez la préciser)

Je souscris à 6 volumes de votre formule poétique de poche pour la somme de 25 F que je vous adresse par (2) :

- | | |
|-------------------|-----------------|
| — chèque bancaire | — mandat postal |
| — chèque postal | — mandat-lettre |

(1) Si vous disposez d'un compte chèque postal, il vous suffit d'en reporter les indications sur le talon de votre chèque.

(2) Rayer les mentions inutiles.

COLLECTION
POÈTES D'AUJOURD'HUI
formule poche

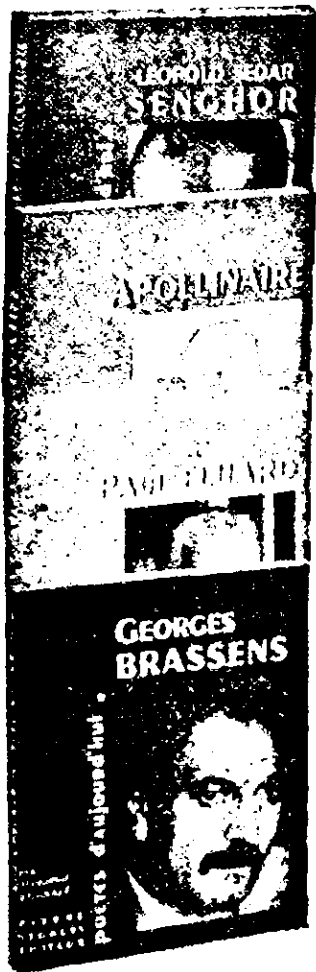
7 F 10

Parmi les 106 titres parus :

Paul ELUARD	Jules LAFORGUE
Max JACOB	Charles BAUDELAIRE
Jean COCTEAU	Paul VERLAINE
Henri MICHAUX	Pablo NERUDA
F.G. LORCA	René Guy CADOU
APOLLINAIRE	Bertolt BRECHT
Paul CLAUDEL	Paul VALERY
Blaise CENDRARS	NIETZSCHE
Arthur RIMBAUD	R. TAGORE
R.M. RILKE	L.S. SENGHOR
SUPERVIELLE	Aimé CÉSAIRE
André BRETON	Marie NOEL
Francis JAMMES	Léo FERRÉ
Gérard de NERVAL	MALLARMÉ
René CHAR	Georges BRASSENS
Pierre REVERDY	Valery LARBAUD
Victor HUGO	

Nouveautés :

Jean TARDIEU	Langston HUG HES
Nicolas GUILLEN	Anna de NOAILLES
Hugo VON HOFMANNSTHAL	



en vente chez votre libraire

catalogue général gratuit sur demande

Seghers 118 rue de Vauglraud Paris 6^e

action poétique

FONDATEUR GÉRALD NEVEU

Rédaction

Andrée Barret, Yves Broussard, Gérard Cléry, Gabriel Cousin, Henri Deluy, rédacteur en chef, Charles Dobzynski, Pierre Guidi, Jacques Roubaud.

Administrateurs

Jean Savajols, Raymond Didier.

Service Publicité :

Cité Dubois - Bât. H 8 - Esc. 37 - Porte 688 - Aubervilliers - Seine.

L'Action Poétique est en vente notamment à :

MARSEILLE : Paul Eluard, rue St-Bazile.
Clary, rue Paradis.
Lafitte, La Canebière.

PARIS : La Jale de Hre, 40, rue St-Séverin (5°).
Le Divan, 37, rue Bonaparte (6°).
Le Globe, 2, rue de Buci (6°).
Racine, 24, rue Racine (6°).
Prismes, 168, bd St-Germain (6°).
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (6°).
Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard (6°).
Les Chimères, 16, rue de Vaugirard (6°).
Pont Traversé, rue de la Huchette (5°).
La Hune, 170, bd St-Germain (6°).
Le Terrain Vague, 23, rue du Cherche-Midi (6°).
Librairie, 73, bd St-Michel (5°).
Présence Africaine, rue des Écoles (5°).
Nouvelle Librairie Celtique, 108, rue de Rennes (5°).
José Corti, rue de Médicis (5°).
Le Labyrinthe, rue Cujas (5°).

GRENOBLE : Des Alpes, rue Perier.
De l'Université, square des Postes.
Guilmain, rue Alsace-Lorraine.

TOULOUSE : Renaissance, rue Pargaminière.

MONTPELLIER : L'Ane d'Or, rue de l'Aiguillette.

NANCY : Librairie du Marché, 126, rue St-Didier.

NANTES : Livre Ouvert, rue du Calvaire.

ALGER : Librairie Dominique, 9, rue Hamami.

Gérant responsable : Henry Deluy, 19 A, cours d'Estienne-d'Orves, Marseille (B.-du-Rh.).

ALLUVIONS

8 poètes	1	hommage à maurice audin
andré libérati	2	le cœur secret
jo guglielmi	3	au jour le jour
jean perret	4	le temps du blasphème
robert lafont	5	pausa cerdana
yves broussard	6	du jour au lendemain
oliven sten	7	comment se dénaturer
franck venaille	8	journal de bord
andrée barret	9	l'effort
pierre guidi	10	stricte vérité
jean todrani	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12	les 7 commandements
jean-jacques viton	13	au bord des yeux
marcel migozzi	14	le fond des jours
luc boltansky	15	poèmes
belghanem	16	ailleurs
gérard cléry	17	poèmes pour rejoindre
galil	18	le maître-mur
michel flayeux	19	fenêtres ouvertes
andré portal	20	on peut vivre
denise miège	21	gestuaire
andré lartigue	22	d'un pays fasciné

un volume : 2,50 F - abonnement : 10 volumes : 20,00 F
chaque plaquette est tirée à 400 exemplaires, dont 20 numérotés de I à XX,
signés par l'auteur, le tout constituant l'édition originale.



Action Poétique — Éditions P.-J. Oswald,
16, rue des Capucins, Honfleur (Calvados).

Dépôt légal 2^e trimestre 1965 - Le numéro 3,60 F.

Abonnement : 4 numéros : 12 F (France) - 14 F (Étranger).
C.C.P. Henri Deluy - 21-310-50 — PARIS